
PQ
1955
B66H6

L'HOMME PERSONNEL,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Par M. BARTHE, *des Académies de Marſeille & de Lyon.*

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe, le 21 Février 1778.

Gnathon *ne vit que pour ſoi, & tous les hommes enſemble ſont à ſon égard comme s'ils n'étoient point.*

Caract. de la Bruyere, tom. 2.

Prix 30 ſols.



A PARIS,

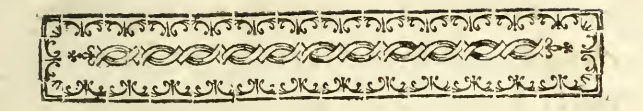
Chez P. F. GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

PQ
1955
B66H6

LIBRARY
APR 1 1968
UNIVERSITY OF TORONTO



A MADAME

LA DUCHESSE DE BOURBON.

MADAME,

C'EST la reconnoiſſance, c'eſt une juſte admiration qui m'inſpirent le foible hommage que je rends aujourd'hui à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME. *Dans cette belle retraite, où Boſſuet, Racine & Boileau converſoient avec Condé, où, depuis plus d'un ſiecle, les*

plaisirs de l'esprit servent de délassement à des Heros ; je vous ai vue protéger les Arts, comme ils doivent l'être, en les cultivant, & prêter dans vos jeux de nouvelles graces aux Chefs-d'œuvre de la Scene Françoise : le génie embelli par la beauté y recevoit sa plus honorable récompense. Qu'il me seroit doux, MADAME, *de célébrer des talens aimables, des qualités personnelles, un esprit naturel & cultivé, tous ces agrémens, ce don de plaire, au-dessus de la grandeur, & cette bienfaisance touchante qui la fait toujours adorer ! Je pourrois à la fois être flatteur & vrai ; mais ceux qui ont le bonheur d'approcher de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *ne me laissent rien à dire, & mes éloges ne seroient que l'écho de la voix publique. Du moins, je n'oublierai jamais que dans une carriere où la sévérité des Censeurs, prompts à punir les efforts qu'on fait pour leur plaire, semble redoubler à proportion des difficultés de l'Art, votre indulgence m'a presque obtenu leur suffrage. Le desir*

de justifier vos bontés sera désormais ma seule ambition. Puisse-t-il enhardir ma foiblesse ! Puisse l'espoir d'amuser vos loisirs me tenir lieu de talent !

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

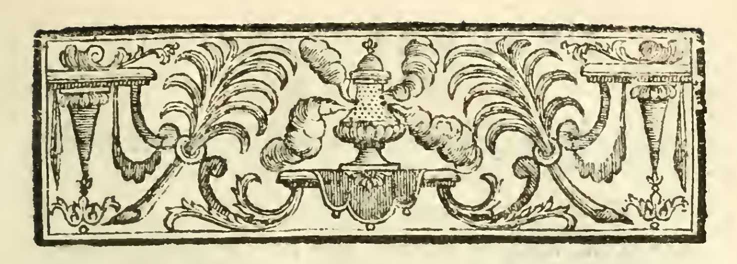
de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,

BARTHE.

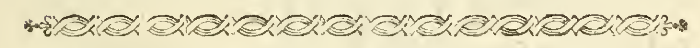
PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE SOLIGNI, *Homme personnel.*	M. Molé.
M. DE GERCOUR, *son oncle.*	M. Préville.
JULIE, *sa sœur.*	Mlle. Doligny.
M. DE SAINT-GERAN, *son ami.*	M. Delarive.
Mad. DE MELFON, *jeune veuve.*	Mad. Préville.
Mad. DE LIMEUIL, *mere de Mad. de Melfon.*	Mad. Drouin.
M. DE LIMEUIL, *amant secret de Julie.*	M. Monvel.
DUPRÉ, *valet de Soligni.*	M. Augé.
Un MÉDECIN.	M. Des Essarts.
Un NOTAIRE.	M. Dauberval.
Un PORTIER.	M. Bellemont.
Un LAQUAIS, *personnage muet.*	

La Scene est dans une maison commune à M. de Gercour & à Mad. de Limeuil.



L'HOMME PERSONNEL,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LIMEUIL, JULIE.

JULIE.

C'EST auſſi trop ſouvent vous plaindre de mon frere.
En quoi donc, je vous prie, a-t-il pu vous déplaire?

LIMEUIL.

Mais, je crains que ſon cœur ne ſoit un peu glacé.
Pour vous ſi rarement je le vois empreſſé!
Beaucoup moins que le ſien votre intérêt le touche;
Jamais un mot flatteur n'eſt ſorti de ſa bouche:
Je lui parle de vous; il eſt froid & diſtrait.
Craint-il, en vous louant, de paroître indiſcret?

à lui-même.

A cette amitié-là je ne puis rien entendre.
Un frere!

JULIE.

Mais, c'eſt vous que j'ai peine à comprendre.
Il eſt, vous le ſavez, épris de votre ſœur.
Vous dites que l'amour peut ſeul remplir un cœur;
Qu'on ne voit, en aimant, que l'objet qui ſait plaire,
Que rien...ce ſont vos mots, ne peut nous en diſtraire:
Et, près de ce qu'il aime, il faut, ſi je vous croi,
Qu'il n'ait d'attentions, de regards, que pour moi!

LIMEUIL.

Lui, de ma ſœur épris! Je doute qu'il l'adore.

JULIE.

Fort bien! Sur ſon amour vous l'attaquez encore.
De ce que je lui dois, ſoyez du moins frappé.
(A me baiſer la main vous êtes occupé!)
Une fois, s'il ſe peut, ſoyez juſte. Mon frere
Attend tout de notre oncle; & les moyens de plaire,
D'être utile à cet oncle, il me les donne tous.
Je vivois ſi loin d'eux, par exemple, & de vous...

LIMEUIL.

De moi! Vous me comptez!

JULIE.

Je... vous nomme.

LIMEUIL.

Ah Julie,
Ce mot, ne croyez pas que jamais je l'oublie.

JULIE.

Parler de vous, Monſieur, ſeroit-ce vous aimer?

LIMEUIL.

Non; mais daignez ainſi quelquefois me nommer.

JULIE.

Graces à ſes conſeils, mon oncle m'a mandée :
De m'appeller, mon frere eut le premier l'idée.

LIMEUIL.

Sur ce point, par exemple, aiſément je vous croi :
De garder un malade, il goûtoit peu l'emploi.

JULIE.

Mais à noircir les gens, vous excellez, je penſe ;
Et c'eſt mettre à profit la moindre circonſtance.
Quelquefois il a craint pour un oncle adoré :
« *Ma ſœur, veillez mon oncle.*

LIMEUIL.

» *Et moi, je dormirai* ».

JULIE *le regarde d'un air piqué.*

On ordonne les eaux ; & voilà que mon frere
Se repoſe ſur moi d'une ſanté ſi chere ;
Il confie à mes ſoins nos communs intérêts.

LIMEUIL, *ſe détournant pour n'être pas entendu.*

Et dans Paris gaîment promene ſes regrets.

JULIE.

Que la prévention eſt difficile à vaincre !
Oh ! ſi ce dernier trait ne ſauroit vous convaincre,
Il faut que je renonce à vous perſuader.
(D'un air moitié railleur, pourquoi me regarder ?)

On a parlé pour moi de plusieurs mariages :
Seul, il en a saisi tous les désavantages.
Il a craint, il a vu mon bonheur compromis ;
A su se refuser aux vœux de ses amis :
Sourd à l'ambition, sourd à l'intérêt même,
D'une sagacité, comme d'un zele extrême ;
Que direz-vous encor ? Ce zele, cette ardeur
Pourroient bien, rêvez-y, cacher quelque noirceur.

LIMEUIL, *à part.*

Ce que je vois le mieux, c'est qu'elle aime son frere.

SCENE II.

Mad. DE LIMEUIL, JULIE, LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL, *derriere le Théâtre.*

Que d'importunités ! J'étois bien dans ma terre :
On m'écrit, on me presse, on me fait accourir...

JULIE *effrayée.*

Ah ! contre lui, Monsieur, n'allez plus discourir ;
Ne le desservez pas.

Elle sort.

SCENE III.

Mad. DE LIMEUIL, LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL, *à elle-même.*

Remarier ma fille !
Eh ! n'a-t-on pas assez de sa propre famille

Pour n'être point heureux, pour ſe contrarier ?
O Ciel ! ſe marier, toujours ſe marier !
Elle a ſouffert cinq ans, (moi guere plus de trente,)
Et veut encor ſouffrir ! Mais pour que j'y conſente...
à Limeuil.
Ah vous voilà, mon fils ; tant mieux. Vîte, avancez,
Et dites-moi d'abord ce que vous en penſez.
Vous vivez avec lui : dans le vrai, quel homme eſt-ce ?

LIMEUIL, *embarraſſé.*

Qui ?

Mad. DE LIMEUIL.

Qui !

LIMEUIL.

Mais, pour répondre, il faut que je connoiſſe...

Mad. DE LIMEUIL.

Auſſi connoiſſez-vous, & vous feignez, je crois.
Celui, Monſieur, celui pour qui l'on m'a vingt fois
Ecrit, récrit, parlé ; celui pour qui j'arrive ;
L'objet d'un goût récent, d'une paſſion vive ;
(Car votre ſœur eſt folle) enfin, Monſieur, celui
Qu'un oncle très-preſſant voudroit, dès aujourd'hui,
Vous donner pour beau-frere, & me donner pour gendre.
Je ſuppoſe à préſent que vous devez m'entendre.

LIMEUIL.

Le frere de Julie ?

Mad. DE LIMEUIL, *étonnée.*

Oui, de Julie... Eh bien ?

LIMEUIL.

Ma mere, je ſuis vrai : je ſors d'un entretien
Avec la ſœur.

Mad. DE LIMEUIL.

Laiſſons la ſœur, je vous conjure.

LIMEUIL.

Ne la trouvez-vous point d'abord d'une figure ?..

Mad. DE LIMEUIL.

Eh ! ce n'eſt point la ſœur qu'il s'agit d'épouſer ;
C'eſt Soligni, le frere.

LIMEUIL.

Oui. Daignez m'excuſer.
Julie eſt ſi charmante !.. Un caractere aimable.

Mad. DE LIMEUIL, *à elle-même.*

Bon, il aime la ſœur !

LIMEUIL.

C'eſt une ame adorable !

Mad. DE LIMEUIL, *à elle-même.*

Ah Ciel !

LIMEUIL.

D'une douceur, d'une ſincérité !..

Mad. DE LIMEUIL.

Eh qui donc ? Soligni ?

LIMEUIL.

C'eſt l'ingénuité !..

Mad. DE LIMEUIL.

Soligni ?

LIMEUIL.

J'en connois d'auffi belles peut-être ;
Mais qui le foient toujours fans vouloir le paroître,
Qui veuillent bien, comme elle, ignorer leurs attraits,
Dont un regard modefte embelliffe les traits,
Dont la naïveté ne foit pas fans fineffe ;
Qui jamais dans autrui ne voyant ce qui bleffe,
Penfent dans tous les cœurs voir leurs propres vertus,
Dont même les erreurs foient un charme de plus ;
Je crois qu'il en eft peu, fans flatter, ni médire,
Et fon oncle, fes gens, tout Paris peut le dire.

Mad. DE LIMEUIL.

Te moques-tu de moi ? C'eft peu, pour mon repos,
De vouloir follement t'ériger en Héros;
De chérir un état qui m'eft antipathique,
(Qu'on devroit interdire à tout enfant unique;
Oui, l'état militaire) il faut, à mon retour,
Il faut te voir encore atteint d'un fol amour.
Les enfans ! A ce point fi la fœur vous eft chere,
Vous êtes, à coup-sûr, très-engoué du frere ?

LIMEUIL.

C'eft un homme d'efprit.

Mad. DE LIMEUIL.

L'efprit me touche peu.

LIMEUIL.

Un oncle, riche.

Mad. DE LIMEUIL.

Après ? Je parle du neveu.

LIMEUIL.

Très-aimé de sa sœur.

Mad. DE LIMEUIL.

Encor la sœur!

LIMEUIL.

Qu'on fête,

Qu'on accueille par-tout.

Mad. DE LIMEUIL.

Tant-pis; mais j'ai la tête

Pleine de ces propos; propos de votre sœur,

Que vous me répétez, & que je sais par cœur.

LIMEUIL, *regardant au fond du Théâtre.*

Monsieur de Saint-Géran pourroit mieux vous instruire.

SCENE IV.

SAINT-GERAN, Mad. DE LIMEUIL, LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL *salue Saint-Géran.*

MÊME avec de l'esprit, on se laisse séduire.

SAINT-GERAN, *alarmé.*

Madame, cet hymen est donc presque arrêté?

Mad. DE LIMEUIL.

Très-vivement du moins il est sollicité:

Plus que le neveu même, ardent, prêt à conclure,

Le vieil oncle m'obsede, & veut ma signature.

Elle se retourne vers son fils.

SAINT-GERAN.

Et Monſieur de Gercour eſt arrivé?

Mad. DE LIMEUIL *à ſon fils.*

Je voi

Que je n'obtiendrai point la vérité de toi.
Amoureux de la ſœur, déſobliger le frere,
C'eſt-là très-prudemment ce qu'il ne faut pas faire.
Ta ſœur, de ſes défauts ne peut s'appercevoir;
Un amant, comme on ſait, ne ſauroit en avoir.

Elle regarde Saint-Géran.

Un ami ne nuit pas, du moins c'eſt peu l'uſage.

à Limeuil.

Un oncle doit ſervir le neveu le moins ſage.
Je n'ai donc plus que moi pour le bien démêler.
Voyons ſi, comme vous, il ſait diſſimuler.
On ne ſauroit toujours voiler ſon caractere:
Le plus fin, tôt ou tard, forcé d'être ſincere,
A des yeux attentifs s'eſt en vain dérobé;
Il ſe croit ſous le maſque, & le maſque eſt tombé.
Le moment du contrat en eſt un de lumiere;
C'eſt-là que je l'attends. Adieu. Si feu mon pere,
Soit dit ſans me flatter, avoit eu mon coup-d'œil,
Jamais je n'euſſe été Madame de Limeuil.
Ah! j'ai payé bien cher ma ſotte obéiſſance.

Elle ſort.



SCENE V.

SAINT-GERAN, LIMEUIL.

LIMEUIL.

Ne pouviez-vous m'aider à rompre le ſilence,
Vous, ſon rival ſecret, & depuis plus d'un jour ?

SAINT-GERAN.

Un amant ne croit pas qu'on vive ſans amour.

LIMEUIL.

Avec moi, Saint-Géran, à quoi bon vous contraindre?
Je ſais mieux deviner que vous ne ſavez feindre.

SAINT-GERAN.

Et vous devinez donc ?..

LIMEUIL.

Que vous aimez ma ſœur.
Vous êtes auprès d'elle ou timide ou rêveur ;
Vous diſſimulez mal les ſoins qui vous agitent ;
Vos regards tour à tour la cherchent & l'évitent ;
On vous voit interrompre un propos commencé ;
Près d'elle vous craignez de paroître empreſſé ;
De l'amour à deſſein vous fuyez le langage ;
Votre ſilence même eſt ſouvent un hommage ;
Et, ſous un maintien froid, ou ſous un air diſtrait,
Du plus tendre embarras vous voilez le ſecret.
Mais voile-t on l'amour, quand l'amour eſt extrême ?

SAINT-GERAN.

Vous êtes bien profond !

LIMEUIL.

Bien vrai. J'obſerve même
Que depuis quelque temps vous paroiſſez nous fuir ;
Et l'éviter ainſi, c'eſt ne la point haïr.

SAINT-GERAN.

Limeuil, j'aurois voulu vaincre, & cacher encore
Cet amour malheureux que votre ſœur ignore.

LIMEUIL.

Eh peut-on renoncer à l'eſpoir d'être aimé ?
Saint Géran, de ma ſœur vous êtes eſtimé.
Oſerai-je, entre nous, parler avec franchiſe ?
Celle que vous aimez pourroit s'être mépriſe.
(Pardon, pardon, Julie.) Oui je crains que ma ſœur
Avec ce Soligni ne trouve le malheur.
Quels ſeront vos regrets !

SAINT-GERAN.

Ah ! qu'oſez-vous me dire ?
Ceſſez. Jamais ſur moi l'amour n'eut plus d'empire.
Je vois que vainement j'ai cru le ſurmonter,
Qu'il renaît malgré moi, qu'on ne le peut dompter,
Et vous enhardiſſez ma paſſion cruelle !
Un ami ne craint pas de me parler comme elle !
Rival de Soligni, j'oſerois dans mon cœur
Nourrir l'eſpoir ſecret de nuire à ſon bonheur ;
Chercher à le trahir, le ſupplanter peut-être !
Il aimoit votre ſœur & me la fit connoître.

Préfenté de fa main, confident de fes feux,
Oui, j'ai fu m'impofer un devoir rigoureux.
J'ai voulu m'en ouvrir à Soligni lui-même.
Il eft loin de fçavoir, de fentir comme j'aime.
Je me croyois plus fort. En perdant votre fœur,
Sans doute, pour jamais, je renonce au bonheur:
Mais je le dois; il faut que je me facrifie
Et gardez un fecret qu'à vous feul je confie.
Dans mes regrets, du moins, ce cœur mal affermi
A, pour fe confoler, le bonheur d'un ami.

LIMEUIL.

à part. *haut.*
D'un ami! Ce langage honoreroit tout autre:
Il ne m'étonne pas d'un cœur tel que le vôtre.
Combien à votre place...

SAINT-GERAN, *d'un ton moins férieux.*

Oui; je connois nos mœurs:
On s'effarouche peu de ce mot de *noirceurs;*
Et furtout en amour on trahit avec grace,
On fupplante, en riant, l'ami que l'on embraffe:
Le Public peu févere à peine en dit un mot:
Le trompeur eft adroit, le trompé n'eft qu'un fot.
Pour moi, quand je devrois être fort ridicule,
J'ofe avec un ami me piquer de fcrupule.
Obtenir votre fœur par une trahifon,
Révolte également mon cœur & ma raifon;
Et le plus doux lien à mes yeux eft un crime,
S'il faut, pour le former, perdre ma propre eftime.

LIMEUIL.

J'admire...

SAINT-GERAN.

Plaignez-moi.

apperçevant Dupré.

Ton Maître eſt-il ici,

Dupré ?

DUPRÉ, *n'oſant répondre devant Limeuil, marque un embarras qui l'engage à ſortir.*

SCENE VI.

SAINT-GERAN, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Fut-il bien loin, & moi, moi-même auſſi,
Pour l'avoir bêtement ſervi dès ma jeuneſſe !

SAINT-GÉRAN.

Qu'as-tu donc ? Quel caprice ?

DUPRÉ.

Il me remet ſans ceſſe ;
Et tout à l'heure encore, il ſortoit ; je lui dis :
Monſieur, j'ai trois enfans; vous voyez, je vieillis :
Eh ce petit emploi ? vous y penſez peut-être.
Vous l'avez tant promis !

SAINT-GERAN, *d'un air triſte.*

Mais l'oncle de ton Maître
Penſe à le marier ; tu prenois mal ton temps.

DUPRÉ.

Je l'ai toujours mal pris, Monſieur, depuis dix ans.

SAINT-GERAN, *prêt à ſortir.*

Où puis-je le trouver, dis ? Tu le ſais peut-être.

DUPRÉ.

Je ſais qu'il eſt... par-tout où je ne puis pas être;
Car il me met à tout, tout, ſans rien excepter.
J'ai l'honneur d'être ici, ce n'eſt pas me vanter,
Un homme univerſel, grace à lui, Secrétaire,
Laquais, Valet-de-chambre : &, s'il pouvoit me faire...
Cheval de poſte auſſi, je le ſerois, je croi.

SAINT-GÉRAN.

C'eſt qu'il veut bien de tout ſe repoſer ſur toi;
« C'eſt que ſa confiance

DUPRÉ.

» Et m'honore & me tue;
» J'oſe le dire enfin. Je cours bride abattue,
» Jeudi, devant ſa chaiſe, & dès le grand matin.
» Harraſſé de fatigue, & de ſoif & de faim,
» A table je le ſers. Tout-à-coup. « *Dupré, vîte,*
» *Eh quoi! --je ſuis preſſé; des chevaux.--tout de ſuite!*
» *Me refuſerez-vous un moment pour m'aſſeoir,*
» *Et pour dîner? — Allons, tu dîneras ce ſoir* ».
Et le jour de ma noce ! Il veut une brochure
Qui faiſoit quelque bruit : en vain je le conjure
Au nom de l'Hyménée, au nom du tendre amour,
Il me fallut partir le ſoir même du jour

De mes noces ; mais oui, oui, pour une brochure.
Il m'a fait pour toujours détester la lecture.

SAINT-GERAN.
à lui-même.

Tu plaisantes, Dupré. Voilà comme ils sont tous
Ennemis par état des Maîtres les plus doux.

DUPRÉ.

« Monsieur, long-tems absent vous n'avez pu le suivre.
» Avec lui de bien près, moi, j'ai l'honneur de vivre.
» Comme il a quelque soin de son propre intérêt,
» Il n'a garde vraiment d'être vu tel qu'il est.
» Et vous-même, après tout, dans plus d'une aventure...
» Lorsqu'il n'avoit encor ni chevaux, ni voiture,
» N'imaginoit-il pas de vous persuader
» Que l'usage en est triste & peut incommoder ?
» Mais l'exercice à pied, très-sain, très-nécessaire !
» Ce principe posé, votre ami débonnaire
» S'immoloit noblement à la santé d'autrui :
» L'exercice pour vous, la voiture pour lui.

SAINT-GERAN.

» Tu railles maintenant, c'étoit un vrai service.

DUPRÉ.

» De ceux-là tant qu'on veut; oh, je lui rends justice.
» Au Collége j'étois presque son Gouverneur.
» Cette éducation me fait bien de l'honneur !
» Bel éleve » ! Grands Dieux, s'il faut que je le quitte
Après trente ans !

SCENE VII.

GERCOUR, SAINT-GERAN, DUPRÉ.

GERCOUR *de loin, se plaignant d'un air gai.*

Dupré, qu'on déménage vîte;
De mon appartement qu'il s'en retourne au sien,
Et qu'il ait la bonté de me rendre le mien.
J'arrive fatigué, pour loger sur la rue;
Monsieur, de mon jardin aime, dit-on, la vue,
Et, quand je suis absent, vient s'établir chez moi.
Je n'ai pu fermer l'œil.

DUPRÉ, *bas à Saint-Géran.*

Daignez sur cet emploi...

GERCOUR.

Dès qu'il sera rentré, tu viendras me le dire.

DUPRÉ, *bas à Saint-Géran.*

Lui glisser quelques mots.

GERCOUR.

Va donc.

DUPRÉ.

Je me retire.

SAINT-GERAN, *bas à Dupré.*

Soit.

DUPRÉ *s'en allant fait encore, dans le fond du Théâtre, des signes à Saint-Géran pour se recommander à lui.*

SCENE

SCENE VIII.

GERCOUR, SAINT-GERAN.

GERCOUR *transporté de joie.*

Mon cher Saint-Géran, bon jour, je suis pressé;
Je sors, & vais finir ce que j'ai commencé.
Ami de mon neveu, (dirai-je son modéle?)
Je rapporte des eaux une bonne nouvelle:
Je le marie... Eh! quoi, vous vous en étonnez!
Entre nous je suis vieux, & vous en convenez;
Je me porte assez mal, je songe à ma retraite.
Mais pour finir gaîment, avec une ame nette,
Je voudrais assurer le sort de ce neveu;
C'est un devoir peut-être, & c'est mon dernier vœu.
Mais le coquin m'a l'air, malgré ses belles flammes,
D'aimer le mariage un peu moins que les femmes;
Il a, je m'en souviens, manqué plus d'un parti:
J'oserai sur vos soins compter pour celui-ci;
Chargez-vous du succès. Vous l'aimez, il vous aime;
Et vous pouvez sur lui beaucoup plus que moi-même.
Daigne-t-on écouter un oncle & ses pareils!
Le ton d'autorité gâte tous nos conseils;
Ils sont presque perdus. Ou pédant, ou bonhomme
C'est d'un de ces deux noms, n'est-ce pas, qu'il me nomme?
Je ne suis pas si bon, & veux le lui prouver:
J'entends que le vaurien cesse de me braver.

Qu'il ſe marie enfin. D'ailleurs eſt-il à plaindre ?
Madame de Melſon eſt belle, faite à peindre.

SAINT-GERAN *à part.*

Quel ſupplice !

GERCOUR.

Et des yeux ! Mais vous la connoiſſez :
Qu'en dites-vous, mon ſage ?

SAINT-GERAN *avec embarras.*

Elle me plaît aſſez.

GERCOUR.

Vous êtes difficile ! Il faut que je la voie,
Ou ſa mere d'abord. Ne troublez point ma joie :
Ce mariage-ci m'ôte plus de vingt ans ;
Et déjà je voudrois gâter quelques enfans.
Je vais donc haranguer & décider la mere.

Il le prend par le bras & veut ſortir.

Vous, allez chez la fille : inſtruit dans l'art de plaire ;
Faites adroitement la cour de mon neveu.
Vous êtes éloquent, vous parlez avec feu,

à demi-voix.

Exagérez le bien que vous pouvez en dire.

SAINT-GERAN *à part.*

Avec quelle bonté ce vieillard me déchire !

GERCOUR *l'amenant.*

Vous ſerez au contrat ; & j'eſpere qu'un jour,
Le vôtre... Je m'entends. Je puis... Courez. Bon jour.

Il le fait ſortir par un côté du Théâtre, & ſort par l'autre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOLIGNI, DUPRÉ, un PORTIER.

SOLIGNI *au Portier.*

APPROCHE. As-tu bien vu, ſauras-tu reconnoître
Cet homme long, ſec, pâle & maigre ?

LE PORTIER.

Mais... peut-être.

SOLIGNI.

Quoi, peut-être ?

LE PORTIER.

Oui, Monſieur.

SOLIGNI.

S'il vient ſe remontrer,
Et ſi jamais chez moi tu le laiſſes rentrer,
Je te chaſſe.

LE PORTIER.

Oui, Monſieur.

DUPRÉ, *bas.*

Prends garde.

Le Portier ſort.

SOLIGNI *s'avançant.*

Un diable d'homme
Qui, de ſes tons plaintifs, dès le matin m'aſſomme,
Qui vient m'entretenir d'un air très-amical
De biens qu'il a perdus, d'enfant qui tourne mal,
De ſa goutte, je crois, de ſes maux, de ſes craintes :
J'ai bien affaire, moi, de toutes ces complaintes !

DUPRÉ.

Sous prétexte en effet que vous êtes amis,
Amis depuis quinze ans...

SOLIGNI.

Juſte Ciel! je frémis
Au ſeul nom de ces gens dont le monde fourmille,
Qui, parce qu'on les voit, qu'on connoît leur famille,
Que l'on ſoupe avec eux gaîment, ou triſtement,
Se ſaiſiſſent de vous impitoyablement,
Exigent que ſans ceſſe on coure, on s'évertue,
Qu'on parle, qu'on reparle, en un mot qu'on ſe tue
Pour eux & pour les leurs ; qui mettent à profit
Votre nom, vos entours, vos pas, votre crédit,
Juſqu'à votre Maîtreſſe ! Oh parbleu, j'y mets ordre,
Et ſur moi déſormais bien fin qui pourra mordre !
C'eſt être trop long-tems fatigué, tracaſſé ;

ſe tournant vers le fond du Théâtre.

De vous, à dire vrai, je ſuis un peu laſſé,
Meſſieurs. Or il eſt tems qu'à mes goûts je me livre,
Et, ne m'oubliant pas, que je commence à vivre :
Si vous le trouvez bon, je ſuivrai ce plan-là.

DUPRÉ *à part.*

Je voulois lui parler ; mais comme le voilà !

SOLIGNI.

Les amis maintenant me ſont peu néceſſaires.

DUPRÉ *à part.*

Pour en être écouté parlons de ſes affaires,
C'eſt l'unique moyen. *haut.* Simon eſt arrivé.

SOLIGNI.

Simon ?

DUPRÉ.

Votre Fermier.

SOLIGNI.

Ha ! ha !

DUPRÉ.

Je l'ai trouvé
Qui buvoit à l'office.

SOLIGNI.

Il dit ?

DUPRÉ.

Que la miſere
Eſt affreuſe là-bas, qu'il ne ſait comment faire.

SOLIGNI.

Tn m'alarmes. Mes grains ?

DUPRÉ.

Vos grains ? très-abondans ;
Mais (il eſt comme moi chargé de trois enfans)
La grêle a ſur ſes bleds...

SOLIGNI.

Et mes prés ?

DUPRÉ.

Pour les vôtres ;
Ils ont très-peu souffert; mais presque tous les autres,
d'un air triste.
Ceux de tout le canton...

SOLIGNI.

Çà, puisque tout va bien ;
Parle-moi d'autre chose ou plutôt ne dis rien.

DUPRÉ *à part.*

Tout va bien !

SOLIGNI.

Je crains fort que mon oncle malade
Ne tienne pas long-temps, & je me persuade...
Que mon bien va monter à neuf cent mille francs.
J'ai *primò* cet hôtel, que je garde ou je vends.
J'ai sa charge ; de plus, j'ai...

DUPRÉ *à part.*

J'ai, j'ai !

SOLIGNI.

J'ai sa terre.

DUPRE *fortement.*

Vous avez une sœur.

SOLIGNI.

Ha... ma sœur, pour ma mere
Sûrement se réserve, & doit à ses vieux jours
Un appui filial, son cœur & ses secours.
A propos, je n'ai point de lettres de ma mere ?

DUPRÉ.

J'admire & ces projets & ce riche inventaire.
Votre oncle toutefois, monſieur le Préſident,
Qui de ces beaux calculs n'eſt pas le confident,
Pourroit (on voit des gens d'une injuſtice extrême)
Doter un de ces jours cette niece qu'il aime.

SOLIGNI.

Comment?

DUPRÉ.

Sans demander là-deſſus votre avis.

SOLIGNI.

Tu crois?

DUPRÉ.

D'honneur, Monſieur, j'en ſerois peu ſurpris.
Sans doute à ſon neveu votre oncle s'intéreſſe;
Mais c'eſt qu'il prend auſſi votre ſœur, pour ſa niece.

SOLIGNI.

Quoi, maraud, de mon bien!..

DUPRÉ *avec impatience.*

Votre oncle a donc, Monſieur,
Un teſtament tout prêt, que vous ſavez par cœur?

SOLIGNI.

Un teſtament! Eh non; il eſt encore à faire;
Mais je viens d'en gliſſer deux mots à ſon Notaire.
Il a bien d'autres ſoins, qu'il ſuppoſe importans,
Le cher oncle. Tu ſais que depuis ſoixante ans,
Magiſtrat occupé d'une profonde étude,
Partout, dans Paris même, il a pris l'habitude

De se bien tourmenter, de vivre pour autrui:
Il veut que l'Univers se modele sur lui;
Il arrive; il me parle état, devoir, patrie,
Mariage surtout!

DUPRÉ.

Mais, sans plaisanterie,
Vous aimez, ce me semble?

SOLIGNI.

Oui, plus que je ne veux.
Je redoute l'hymen & ses funestes nœuds.
Sous un joug, tel qu'il soit, dès qu'il faut qu'on s'engage,
Le meilleur Citoyen a besoin de courage:
Et monsieur de Gercour m'enchaîne brusquement,
Sous prétexte que j'aime. Il vient très-tendrement
M'étourdir du jargon de sa philosophie,
Il veut qu'on soit utile, & qu'on se sacrifie,
Et pour qui? Pour des gens qui n'en savent nul gré,
Pour le Public, par moi d'ailleurs très-révéré.
Je m'appartiens, mon oncle, & dois, ne vous déplaise,
Me maintenir très-libre, & n'avoir rien qui pese;
Des gens que je connois tirer quelque parti,
Ne point trop avec eux jouer en étourdi;
Dans la Société me promener sans gêne,
Y prendre le plaisir, n'y pas choisir la peine;
Disposer de mon tems pour l'homme qui, je croi,
M'est le plus cher...

DUPRÉ.

Pour vous?

SOLIGNI.

Tu dis très-bien, pour moi;
Et n'être plus enfin, quelque ſoin qui m'occupe,
Ni ſerviteur d'autrui, ni bonhomme, ni dupe.

Il regarde Dupré, qui le regarde en ſilence.

Que penſe de ce plan Mons'Dupré?

DUPRÉ.

Mons'Dupré,
Même en l'écoutant bien, ne l'a point admiré.
Que diable! Sans me croire une très forte tête,
Je réfléchis. Monſieur, le monde n'eſt pas bête;
Il n'eſt pas tant de ſots qu'on feint de le penſer.
Veut-on qu'un champ rapporte, il faut l'enſemencer.
Crois-tu que bonnement pour toi je me réſerve,
Mon ami? Sers autrui, ſi tu veux qu'on te ſerve.
Le monde eſt un marché: chacun pour ſon argent
Emporte ſa denrée; oui, Monſieur, tant pour tant,
Rien pour rien: & croyez que c'eſt partout de même.
Les gens qui n'aiment qu'eux ne ſont pas ceux qu'on aime.
Tu ne viens pas à moi, je ne vais point à toi.
Votre oncle, par exemple, eſt adoré; pourquoi?
C'eſt qu'il vous aime fort, c'eſt qu'il aime ſa niece,
C'eſt qu'il veut bien aimer les gens de notre eſpece:
Au feu pour lui, Monſieur, nous nous jetterions tous...
Pardon, on n'en dit pas peut-être autant de vous.

SOLIGNI.

Quoi, faquin!

DUPRÉ.

Je n'ai pas deſſein de vous déplaire,
J'en voulois ſeulement venir à mon affaire...

SOLIGNI.

Va-t-en.

DUPRÉ.

Cent fois au moins, & depuis plus d'un an,
Vous m'avez bien promis...

SOLIGNI.

Je t'ai promis... Va-t-en.
Tu me parles de toi ſans fin.

DUPRÉ.

Mais pour mon compte
Je n'ai pas dit un mot. *à part.* Cet homme me démonte.

SOLIGNI *appercevant Saint-Geran.*

Voici notre Caton & mon ſolliciteur.

SCENE II.

SOLIGNI, SAINT-GERAN, DUPRÉ *dans le fond.*

SOLIGNI.

Tu ſais ce qui ſe paſſe?

SAINT-GERAN.

Oui, je ſais ton bonheur.

SOLIGNI.

Mon mariage au moins. La nouvelle eſt très-sûre:
L'oncle, l'oncle eſt preſſant, & parle de conclure.

SAINT-GERAN.

De ton procès d'abord je viens t'entretenir.

SOLIGNI.

Mon procès ?.. C'eſt bien dit. Si je vais obtenir
Madame de Melſon, cette affaire importante
Dès-lors devient la mienne, & ton zele m'enchante.
Toute femme à ſon âge abhorre les procès :
Elle veut que du ſien j'aſſure le ſuccès,
Et conjugalement m'ordonne de le ſuivre.
Je ſuis... inepte à tout : tu veux bien le pourſuivre.
Par hazard, aimes-tu les procès ?

SAINT-GERAN.

Point du tout ;
Mais je ſers mes amis aux dépens de mon goût.

SOLIGNI.

Voilà comme il faudroit que fuſſent tous les hommes.

DUPRÉ *à part.*

Oh tous, excepté lui.

Il ſe jette d'impatience dans un fauteuil, regarde le ciel, ferme les yeux, croiſe les jambes.

SOLIGNI.

Sachons où nous en ſommes.
Ce triſte procès-là commence...

SAINT-GERAN *ſouriant.*

A t'ennuyer.

SOLIGNI.

Beaucoup.

SAINT-GERAN.

Il doit aller au rôle le premier.

SOLIGNI.

C'eſt quelque choſe au moins. Ce Préſident auſtere,
Si plaiſamment grippé contre la vieille mere...

SAINT-GERAN.

Il ne l'eſt plus.

SOLIGNI.

Prodige ! Et l'Avocat ?

SAINT-GERAN.

Voit bien.

SOLIGNI.

Bon.

SAINT-GERAN.

Je l'ai mis au fait dans un ſeul entretien.
Le Procureur eſt prêt.

SOLIGNI.

On n'eſt pas plus aimable.

SAINT-GERAN *appercevant Dupré, qui ſe recommande encore à lui par ſignes.*

A propos, plaçons-nous enfin ce pauvre diable ?
Je parlerai pour lui, ſi tu veux.

SOLIGNI *bas.*

Non, ma foi.

SAINT-GERAN.

Je puis dire deux mots pour ſon petit emploi.
Soligni, ſur ſon compte il faut que tu t'expliques.

SOLIGNI *bas.*

Quoi, ce drôle, à lui ſeul, me vaut trois domeſtiques.
Je l'eſtime & je l'aime.

SAINT-GERAN.

Il a ſervi trente ans.

SOLIGNI *à part.*

Il ira quinze encor.

DUPRÉ *à part, regardant au fond du Théâtre.*

Ciel, autre contre-temps !

SAINT-GERAN.

Il me reſte à vous dire une choſe importante,
Qui pour vous... qui pour moi, n'eſt pas indifférente.
Madame de Melſon... *Il l'apperçoit.*

SOLIGNI.

Tu parois te troubler.

SAINT-GERAN.

C'eſt d'elle en ce moment que j'allois vous parler ;
Votre oncle m'a chargé... Mais adieu. *Il veut ſortir.*

DUPRÉ *ſort avec humeur.*

SCENE III.

Mad. DE MELFON, SOLIGNI, SAINT-GERAN.

Mad. DE MELFON.

Je vous chaſſe,
Monſieur de Saint-Geran ! Ne ſortez point, de grace ;
Car je me plains de vous.

SAINT-GERAN.

De moi, Madame

Mad. DE MELFON.

Un peu;
Un peu, de votre ami; pardon du double aveu.
J'ai ſu m'appercevoir, Monſieur, de votre abſence;
à Soligni.
Vous me fuyez! Pour vous, c'eſt bien pis, quand j'y penſe.

SOLIGNI.

De quoi s'agit-il donc?

Mad. DE MELFON *à Saint-Geran.*

Peut-être d'un malheur.
Jugez-nous. Il s'agit de m'unir à Monſieur.
Perſonne, autant que lui, n'eut le deſir de plaire;
Et d'abord, il en fit une importante affaire.
Je n'imagine pas un art plus ſéducteur:
Il ne néglige rien pour s'aſſurer un cœur;
Empreſſement, regards, ſoins, billets, doux langage:
Le héros d'un Roman n'eut pas fait davantage.
A mes goûts, a mes loix très-ſoumis en tout point,
Si je voulois ſouper, Monſieur ne dînoit point.
Son jeu, c'étoit le mien; ſa lecture, la mienne;
Même pour ma muſique il ſut quitter la ſienne:
Je n'exagere point, il alloit juſques-là.
Depuis qu'il a ſçu plaire, oh ce n'eſt plus cela.
Je ſuis, ou crois du moins être d'une partie,
Je tâche ce jour-là d'être preſque jolie,
Me voilà bien parée, & mes chevaux ſont mis;
On m'attend: on m'attend? Mais il n'a pas permis.

Il me fait prétexter bien vîte une migraine ;
Et chez moi, doucement, sa volonté m'enchaîne.
Telle femme lui plaît : il faut la rechercher.
Telle autre me convient, il faut m'en détacher.
Des riens; mais, en amour, les riens sont quelque chose;
Et Monsieur, ou décide, ou balance, ou s'oppose ;
Feu mon esclave enfin, s'il me faut l'épouser,
Pourroit bien en venir à me tyranniser.
Eh bien ! que dites-vous d'une pareille flâme ?
Aimeriez-vous ainsi, vous, Monsieur?

SAINT-GERAN.

Moi, Madame?

Mad. DE MELFON.

Êtes-vous à l'abri d'un tendre sentiment ?

SAINT-GERAN.

Si j'avois le bonheur... le malheur d'être amant;
Si celle que j'aimois, ou plutôt que j'adore ;
Enfin, vous ressembloit, je le suppose encore...

Mad. DE MELFON.

Point de galanterie : un Juge ! Y pensez-vous ?

SAINT-GERAN.

Je serois trop heureux, non d'adopter vos goûts,
Mais de les deviner. Obéir, quand on aime,
Est sans doute un devoir; que dis-je! un besoin même:
Et, comme dans ce cœur j'aimerois à saisir
Le plus secret penchant, le plus foible desir ;
Je saurois épier, respecter un caprice ;
Et s'il falloit pour vous faire un grand sacrifice,

(En eſt-il donc qui coûte aux cœurs vraiment épris ?)
Vous pourriez, à jamais, en ignorer le prix.

Mad. DE MELFON.

Quel langage flatteur ! que de choſes touchantes !..
Vos déclarations, Monſieur, ſeroient charmantes,
Si vous aimiez.

SOLIGNI.

Mais, oui.

SAINT-GERAN, *à part.*

Me ſuis-je décelé ?

SOLIGNI.

Jamais ſi tendrement...

Mad. DE MELFON.

Vous ne m'avez parlé.

SOLIGNI, *en riant.*

S'il parloit d'après lui ?

Mad. DE MELFON.

Vous pourriez être à plaindre.

SOLIGNI.

Ah, l'ami le plus cher n'eſt que le plus à craindre.

Mad. DE MELFON.

On le dit. Mais, Monſieur, vous entendez ?

SOLIGNI.

J'entends
Qu'il exprime très-bien tout l'amour que je ſens.

Mad. DE MELFON *hauſſe les épaules & ſourit.*

SOLIGNI.

SOLIGNI.

Graces, figure, eſprit, brillante renommée;
Madame, tout vous dit que vous êtes aimée.
Mais moi, qui veux fixer un objet adoré,
Moi, d'amis, d'ennemis, de rivaux entouré,
Quand pour eux, contre moi, mille amans vous conjurent
J'ai beſoin que ſouvent vos égards me raſſurent.
Auſſi je me permets de combattre vos goûts:
Un ſacrifice ou deux me répondent de vous...

Mad. DE MELFON *à Saint-Géran.*

Mais le tour eſt nouveau.

SOLIGNI.

Le nombre m'encourage,
Et j'en voudrois encore exiger davantage.

Mad. DE MELFON.

Obſervez qu'il répond, c'eſt un de ſes talens,
A des mots ſérieux par des mots très-galans:
Cette preuve d'amour m'eſt très-ſuſpecte encore.

à Soligni. *à Saint-Géran.*

Mais, ce procès?... Monſieur, j'ai, moi qui les abhorre,
Un Procès important que Monſieur, par malheur,
S'étoit chargé d'abord de ſuivre avec chaleur.
J'ai vu s'évanouir tout-à-coup ce grand zele.

SAINT-GERAN.

De ce Procès peut-être il a quelque nouvelle.

Mad. DE MELFON.

L'amour probablement le lui fait oublier.

SOLIGNI.

Madame, *il doit aller au rôle le premier.*

Mad. DE MELFON.

Quoi !.. Mais ce Préſident, armé contre ma mere ?

SOLIGNI.

Il ne l'eſt plus.

Mad. DE MELFON.

à Saint-Géran.

Vraiment ? Eh bien, il a ſû faire
Un miracle à peu-près.

SOLIGNI.

L'Avocat voit très-bien ;
Nous l'avons mis au fait dans un ſeul entretien.

Mad. DE MELFON *à Saint-Géran.*

Il n'a rien oublié.

SAINT-GERAN *à part.*

Rien.

Mad. DE MELFON.

Chaque mot m'étonne.

SOLIGNI.

Le Procureur eſt prêt.

Mad. DE MELFON *à Saint - Géran.*

Il faut qu'il me pardonne.

SAINT-GERAN *à part.*

Fort bien ; grace à mes ſoins, ils vont être d'accord !

Mad. DE MELFON *au même.*

Ne prononcez-vous pas que je l'accuſe à tort ?

C'eſt qu'il eſt des momens où votre ami...que j'aime,
Ne ſe reſſemble pas tout-à-fait à lui-même.
Il néglige les riens, redoute fort l'ennui;
Mais, dans l'occaſion, on peut compter ſur lui,
A des excuſes même il pourroit me contraindre.
Le gain de mon Procès eſt maintenant à craindre:
Je ne vois plus alors quel prétexte oppoſer,
Et par reconnoiſſance, il faudra l'épouſer.

Elle s'en va.

SAINT-GERAN *à part, avec douleur.*

Je donne à mon rival les moyens de lui plaire.

Mad. DE MELFON.

Vous allez voir bientôt & votre oncle & ma mere...

Elle ſort en ſouriant.

SCENE IV.

SOLIGNI, SAINT-GERAN.

SOLIGNI.

Charmante! Mais je touche au terrible moment.

SAINT-GERAN *très-ému.*

Qu'appelles-tu terrible?

SOLIGNI.

Eh, ſans doute!

SAINT-GERAN.

Comment!..

L'aimez-vous?

SOLIGNI.

Si je l'aime! .. Eſt-ce à ma fantaiſie ;
N'eſt-ce point à la leur plutôt qu'on me marie !
Je puis, même en aimant, frémir d'un tel état.
T'es-tu jamais bien dit ce que c'eſt qu'un contrat?
On m'enchaîne : à quel prix !

SAINT-GERAN.

Tu calcules, je penſe !

SOLIGNI.

Pourquoi non ?

SAINT-GERAN.

Vous auriez cet excès de prudence ;
Vous, qui croyez aimer ! Eh, laiſſez aux parens,
Laiſſez de l'intérêt les regards pénétrans.
Cette froide manie, aujourd'hui ſi commune,
Qui rend dans un contrat hommage à la fortune ;
Qui compte l'or pour tout, pour rien le ſentiment ;
Qui réduit en calcul le bonheur d'un amant,
Peut leur être permiſe entr'eux & leur Notaire ;
Le ſoin de rédiger peut être leur affaire :
La nôtre eſt de ſouffrir de ces délais honteux,
D'approuver, de ne rien diſcuter après eux,
De ſigner avec joie ; &, j'oſerai le dire,
A ces mots d'un ami ſi vous pouvez ſourire ;
Ce lien ſi touchant, ce bonheur d'être époux ;
Soligni, pardonnez, eſt-il donc fait pour vous ?

SOLIGNI.

Tu brûles que j'épouſe : ah, raiſonnons de grace.
Que n'êtes-vous, Monſieur, un moment à ma place !

SAINT-GERAN.

A ta place, dis-tu?.. Votre oncle, Soligni,
M'a...

SOLIGNI.

J'entends; gagne-moi ce procès, mon ami,
Et ne m'honore plus de pareille apostrophe.

SAINT-GERAN *veut encore lui parler & faire un dernier effort sur lui-même, son trouble l'en empêche; il sort.*

SOLIGNI *seul.*

Eh bien, je parîrois qu'il se croit Philosophe...
Ne vient-on pas?

SCENE V.

Mad. DE LIMEUIL, GERCOUR, SOLIGNI.

SOLIGNI *à part, appercevant Mad. de Limeuil.*

Voyons si tout est à mon gré.

Mad. DE LIMEUIL *à part, appercevant Soligni.*

Je me le suis promis, je le déchifrerai.

GERCOUR.

Baise-moi, mon enfant, & la main de Madame:
Vîte. Sa fille enfin va devenir ta femme.

SOLIGNI *présente un siege à Mad. de Limeuil.*

Mad. DE LIMEUIL *à part.*

Dissimulons un peu.

GERCOUR *prenant un fauteuil.*

Ton oncle ſe réſout
A te donner...

SOLIGNI *s'aſſéyant auſſi.*

Je ſais que vous me donnez tout;
C'eſt le bruit de Paris, mon cher oncle.

Mad. DE LIMEUIL *à part.*

Il eſt preſte.

SOLIGNI.

Mais je ne ſuis pas ſeul; &, ſans être modeſte,
Je dois, à vos bontés, recommander ma ſœur.

GERCOUR *en riant.*

Tu crois que je l'oublie?

Mad. DE LIMEUIL.

Il nous montre un bon cœur.

SOLIGNI *à Mad. de Limeuil.*

C'eſt qu'avant tout, mon oncle aura penſé peut-être,
Trop penſé ſûrement que ſon neveu... doit être
Héritier de ſon nom, & que ce nom connu
Par un certain éclat veut être ſoutenu.

GERCOUR *riant.*

Il ſe fait de mon nom une idée un peu grande.

SOLIGNI.

Le bonheur de ma femme eſt ce que je demande.
Que ne leur faut-il pas, conſultez les époux,
En parure, chevaux, ameublemens, bijoux,
Soupers, petite loge, & même fantaiſie!
Avoûrai-je mon foible? Un goût, une folie,

Qu'il me faudroit combattre, en disant : *je ne puis*,
Me flétriroient le cœur ; voilà comme je suis.

GERCOUR.

Ce délire m'enchante.

Mad. DE LIMEUIL *à part, avec réflexion.*

Il est adroit.

GERCOUR.

Madame,
Nous aurons un époux amoureux de sa femme ;
Il en sera parlé ; tu me plais fort. Eh bien,
Sois l'arbitre du sort de ta sœur & du tien :
Prononce.

SOLIGNI.

Vous savez combien elle m'est chere...

Mad. DE LIMEUIL.

Mais...

SOLIGNI *à Mad. de Limeuil.*

Mais, dans sa Province, à l'ombre de ma mere,
Cet enfant, c'est un ange, en a comme hérité
Ce goût de modestie & de simplicité
Si précieux, dit-on, à qui l'a pu connoître.

Mad. DE LIMEUIL.

Nécessaire au bonheur.

SOLIGNI.

A la vertu peut-être.

GERCOUR.

Le bonheur, la vertu ! Marchons, explique-toi.

Mad. DE LIMEUIL *d'un air fin.*

Mais il s'explique aſſez : un uſage, une loi,
(Dans plus d'une famille uſage héréditaire)
Eſt de créer un chef, qui, ſeul dépoſitaire
Des titres & des biens, tranſmet le rang, le nom;
Perpétue, en un mot, l'éclat d'une maiſon.
Il ne dit rien de plus.

SOLIGNI.

Je crois qu'un homme ſage
Peut bien ne pas en tout adopter cet uſage.

GERCOUR.

Il lui paroît cruel & bon à ſupprimer.

SOLIGNI *vivement.*

Mon cher oncle, s'il faut librement s'exprimer,
Je crains fort que ma ſœur, que je crois bien connoître.

GERCOUR.

Tu m'alarmes.

Mad. DE LIMEUIL *à part.*

Ceci prend couleur.

SOLIGNI.

Oui, peut-être
A-t-elle un goût. .

GERCOUR *ſe rapprochant de ſon neveu.*

Plus bas; pour qui?

Qu'aſſez ſouvent
On veut en vain combattre.

Mad. DE LIMEUIL.

Un goût pour le couvent.

SOLIGNI.

Oui, Madame.

Mad. DE LIMEUIL *se détourne & sourit.*

GERCOUR.

Quoi donc, sa sœur!.. Quelle démence!
Je saurai la guérir de ce reste d'enfance;
C'est moi qui t'en réponds: cesse de t'effrayer.
J'aime, j'aime Julie, & veux la marier.

SOLIGNI.

Marier qui?

GERCOUR.

Ta sœur. Je ne le conçois gueres:
Est-ce qu'on ne marie au monde que les freres?
Je veux également voir ici, près de toi,
Ses enfans & les tiens jouer autour de moi.
Sans m'être marié, je me croirai grand'pere.

SOLIGNI.

Mon oncle, des enfans! dans Paris! Eh, qu'en faire,
Si l'on n'est pas...

Mad. DE LIMEUIL.

Très-riche!

GERCOUR.

On l'est toujours assez:
Que veut-il dire donc? Mais vous l'enhardissez.

SOLIGNI *bas à son oncle.*

Ce sont ses petits-fils.

GERCOUR *avec humeur.*

Aime un peu moins ta femme.
Ecoute, & résumons. *Ses petits fils!..* Madame,

De mon bien, par contrat, je voulois aujourd'hui
Faire un partage égal entre ſa ſœur & lui.
Mais à l'avantager je vois que l'on m'oblige :
Je lui donne ma charge; & ſeulement j'exige
(Tu veux être ſans doute utile à ton pays,)
Que tu l'exerces.

SOLIGNI *à part.*

Ciel !

GERCOUR.

Je crois que tu pâlis.

Mad. DE LIMEUIL *d'un air bon.*

Mais la condition nous paroît un peu dure :
On peut être ſans goût pour la Magiſtrature.

GERCOUR *ſe levant.*

Mais vous me le gâtez, Madame ; & je ne peux
Entendre de ſang-froid des mots ſi dangereux.
Il n'a voulu ni faire, en homme de finance,
Par un travail léger, une fortune immenſe,
Ni défendre ſon Prince au péril de ſes jours,
Ni ſe mêler en rien des intérêts des Cours,
Ni d'un Abbé vermeil étaler la figure ;
Il ſe réſervoit donc pour la Magiſtrature.
Vous agréez ſans doute un gendre Magiſtrat,
Et Madame permet qu'on ſerve un peu l'Etat.

SOLIGNI.

Nos plus chers intérêts, après tout, ſont les nôtres.
S'enchaîner par devoir au ſervice des autres?..

Mad. DE LIMEUIL.

Il n'eſt pas très-flatté de cet excès d'honneur.

SOLIGNI.

On ne ſe doit enfin qu'à ſon propre bonheur.

Mad. DE LIMEUIL *ſe leve tout-à-coup, le ſalue d'un air ironique, & ſort.*

GERCOUR *ſtupéfait, la regardant, regardant ſon neveu.*

Qu'eſt-ce donc ! Quoi, Madame !..

Il la ſuit, & demeure ébahi au milieu du Théâtre.

Elle fuit !

SOLIGNI *immobile.*

Quel ſilence !

SCENE VI.

GERCOUR, SOLIGNI.

GERCOUR.

Ciel, & je me plaignois de ſon trop d'indulgence !
Tes grands mots, les raiſons que tu viens m'alléguer,
Ton amour paternel t'a fait extravaguer.
Apprends qu'il ne faut point outrer les vertus même.

SOLIGNI.

Quoi ! Je prends un parti, que je puis dire extrême !
J'épouſe ! Je conſens à tripler mes beſoins,
Je veux bien m'enchaîner, *me* fatiguer de ſoins,

Prodiguer *ma* fortune au luxe d'une femme,
A ſes enfans ; pour eux, ainſi que pour Madame,
Me ſacrifier, *moi* ; comme un ſot entaſſer ;
Quand je devrois jouir, pour d'autres amaſſer.
Si *moi* j'immole ainſi toute *mon* exiſtence,
A des indemnités j'ai quelque droit, je penſe.

GERCOUR *qui pluſieurs fois a regardé d'un air inquiet du côté par où Mad. de Limeuil eſt ſortie.*

Et *moi*, *moi*, j'ai beſoin de te voir marié ;
De ce bruſque départ, *moi*, je ſuis effrayé ;
Moi, je te veux époux, Magiſtrat, quelque choſe ;
Ce n'eſt pas à ton âge enfin qu'on ſe repoſe.
Crois que je ſerai juſte & doterai ta ſœur.
De ſes charmes dans peu fortuné poſſeſſeur,
Ton ami Saint-Géran deviendra ton beau-frere.
Je ſuis touché pourtant des regrets de ta mere...

très-haut.

Répare ta ſotiſe, & dans nos entretiens
Laiſſe tes *moi* ſur-tout pour ne ſonger qu'aux miens.
Si tu m'aimes enfin, donne-m'en quelque preuve.
Mais ma bonté pour toi te ſemble à toute épreuve !
Mon cher neveu, ſongez qu'elle peut ſe laſſer.
C'eſt en la méritant qu'il faudroit l'exercer.
Je veux pour votre honneur qu'elle ſoit applaudie.
Je ne ſuis pas un oncle enfin de Comédie,
Une dupe, un Géronte ; &, malgré vous, Monſieur,
Je ſaurai, je le dois, faire votre bonheur.

Moi, moi!.. C'eſt *moi,* cruel, que ton deſtin regarde,
Enfin ton mariage & ma charge. prends garde.
Songes-y. *Il ſort.*

SCENE VII.

SOLIGNI *ſeul, ſe retournant vers ſon oncle ſorti.*

VOTRE charge? Un éternel ennui;
Un dévoûment ſtupide aux intérêts d'autrui!
à lui-même, en ſouriant de dépit.
Et ſous un autre joug il veut que je m'engage,
De l'hymen de ma ſœur ſe fait la douce image,
Me tourmente à plaiſir de ſes ſoins obligeans:
Cet homme ſe croit né pour marier les gens.
Mais quoi! De nœuds cruels faut-il que je me lie?
Une charge! une femme! & l'hymen de Julie!
D'une ſorte d'effroi je me ſens agiter.
C'eſt acheter ſon bien, ce n'eſt pas hériter.
A ſon patriotiſme, oui, je veux me ſouſtraire.
Mais comment! mais pourrai-je eſquiver ſa colere?
Cela ne ſera point très-facile, je croi.
N'importe; & n'oublions ici ni lui, ni moi.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE LIMEUIL, Mad. DE MELFON, LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL *tient ses enfans par la main, & les amene en silence au fond du Théâtre.*

LIMEUIL.

POURQUOI ce front févere ?

Mad. DE LIMEUIL.

Ecoutez, mes enfans :
J'ai vécu malheureuſe un peu plus de trente ans ;
Trente ans & trente jours ſous le plus dur empire.
Feu mon mari, (pardon, tout Paris peut le dire,
Son nom étoit cité ; je ne vous apprends rien ;
Victimes comme moi, vous le ſavez trop bien.)
Dans l'Univers entier il ne vit que lui-même ;
Il ne tenoit qu'à lui par goût & par ſyſtême :
De ſes humbles ſujets Deſpote environné,
Tout ce qui reſpiroit pour lui ſeul étoit né.
Tout pour lui, rien ſans lui, telle étoit ſa manie.
Ne pouvoit-il dormir ? auſſitôt l'inſomnie
Devenoit un devoir pour toute ſa maiſon :
Dormoit-il? L'Univers dans un calme profond

Devoit s'anéantir. Un nuit (en soixante,
J'ai retenu l'année;) on me croyoit mourante,
D'une heure ou deux peut-être on hâte son réveil;
Le sot qui n'avoit pas respecté son sommeil,
Reçut à son lever une leçon très-forte,
Deux jours après eut tort, & fut mis à la porte.
Et l'aimable mari dont il te fit présent!
Un rieur hébêté, le plus triste plaisant,
Louche & vieux, & pourquoi? C'est que feu votre pere
N'ayant que peu d'amis, étoit fort sédentaire,
Et que Melson, les soirs, venoit assidument
Ou faire son piquet, ou narrer longuement.
L'heureux choix pour sa fille!

Mad. DE MELSON.

Eh, de grace, ma mere...

Mad. DE LIMEUIL.

Mes enfans, ce n'est point un songe, une chimere;
A mes yeux mon mari vient de se remontrer;
Il vit: dans la famille il est prêt à rentrer,
à sa fille. à son fils.
C'est Soligni. J'ai vu ce Soligni, qu'elle aime,
Déshériter sa sœur.

LIMEUIL.

Quoi!..

Mad. DE LIMEUIL.

Sa sœur, elle-même...
Ne recule donc point.

Mad. DE MELFON.

Je lui ſais des défauts;
Et dont j'ai même oſé lui dire quelques mots:
Mais il eſt bon.

Mad. DE LIMEUIL.

Pour lui.

Mad. DE MELFON.

Je négligeois de ſuivre
Mon procès, par exemple; il veut bien le pourſuivre,
Vous en doutez peut-être; il vous faut un témoin:
Conſultez ſon ami.

Mad. DE LIMEUIL.

Je n'en ai pas beſoin.

en riant.

Il daigne apparemment travailler pour lui-même;
Il voit dans ce procès ta fortune qu'il aime.

à ſon fils.

Et toi, d'un autre amour tu viens me tourmenter?
Il ne te ſuffit pas, cruel, de t'entêter
D'un état meurtrier dont le nom me déſole,
Qui ſouvent, tu le ſais, me fait devenir folle?
Tu veux encore... Eh, crois à mes preſſentimens,
Un beau frere pareil te peſeroit long-temps.

Mad. DE MELFON.

Mais il a des amis...

Mad. DE LIMEUIL.

Dont il ſe ſert, je gage.

LIMEUIL

LIMEUIL.

Aux vertus de Julie, eh qui ne rend hommage!

Mad. DE LIMEUIL.

Oserois-tu m'en dire autant de Soligni?

Mad. DE MELFON.

Ses parens l'aiment tous.

Mad. DE LIMEUIL.

Sont-ils aimés de lui?

LIMEUIL.

A son oncle sans cesse elle se sacrifie.

Mad. DE LIMEUIL.

Elle? Cela se peut; pour lui, je l'en défie.

à Mad. de Melfon.

Songe, songe au malheur de vivre un siecle entier
Avec un de ces gens ou de marbre ou d'acier,
Qui d'eux-mêmes, sans cesse & par-tout idolâtres;
De leur *moi* tyrannique amans opiniâtres,
S'honorent d'un regard & d'un culte assidu,
Qui bornent l'Univers à leur individu,
Appellent la bonté Ridicule ou foiblesse,
Qui n'aiment rien, mais rien, pas même leur maîtresse;

à voix basse.

Feu Monsieur de Limeuil en eut... assez, je croi,
Qu'il n'aimoit guere moins ou guere plus que moi.

Mad. DE MELFON.

Ciel, sur un premier choix déjà tyrannisée..!
Ma mere... je suis libre... & très-autorisée...

Mad. DE LIMEUIL *prenant la main de sa fille.*

Si tu peux te haïr, me haïr à ce point,
A tes noces d'abord, non, je n'assiste point ;
Je ne le signe pas ce contrat qui m'irrite.

à son fils.

Toi, tu n'es pas majeur, & je m'en félicite.

à elle-même.

Dieux, avec mon mari j'ai bien assez vécu ;
Je n'y veux point revivre.

Elle s'en va ; le frere & la sœur se regardent quelque temps. Mad. de Melson la suit.

SCENE II.

LIMEUIL *seul.*

Ai-je bien entendu !
Pourquoi l'hymen d'un fils dépend-il de sa mere ?

Il apperçoit Julie.

SCENE III.

JULIE, LIMEUIL.

LIMEUIL.

Je suis au désespoir. Elle sort : votre frere...
Son nom seul, pardonnez, la met presque en fureur.
C'est peu de s'opposer à l'hymen de ma sœur ;
Elle m'a défendu de penser à vous-même.

JULIE.

à part.

Quoi, Limeuil..! Se peut-il? Quelle rigueur extrême !

LIMEUIL *à part.*

De cet état cruel ne pourrois-je ſortir !

JULIE.

Votre mere ne peut, dites-vous, conſentir...
A l'hymen de mon frere ?

LIMEUIL.

Eh daignez dire au nôtre.
Que ma douleur au moins jouiſſe de la vôtre.
Ma ſœur peut à ſon gré diſpoſer de ſa main,
Et l'oſera peut-être ; elle eſt aimée ; enfin
On le lui dit du moins : & moi, quelle injuſtice !
Moi, puni d'être jeune, il faut que j'obéiſſe,
Que je prenne la loi de cœurs indifférens,
Et je dois être heureux... par avis de parens !

JULIE.

Ah, ſi j'aimois ; Limeuil, vous ſeriez plus à plaindre.
C'eſt ſur-tout à vos yeux qu'il faudroit me contraindre.
Votre mere à jamais me défend d'être à vous...
Près de la mienne, hélas, mes jours étoient ſi doux !

avec la douleur la plus marquée.

Ce cœur eſt libre au moins... & je... m'en félicite.

LIMEUIL.

Ciel, eſt-ce un tel aveu que le mien ſollicite !
De ma mere & de vous je ſaurai me venger ;
Je vais être par-tout où ſera le danger ;

Je brûle d'y courir, & n'ai plus d'autre envie
Que d'être (il le faut bien) prodigue de ma vie.

JULIE *lui ſaiſiſſant la main.*

Vous me faites frémir. Obtenez déſormais
L'aveu de votre mere...

LIMEUIL.

Et le vôtre ? Jamais.

JULIE.

Celui de votre mere... eſt le plus difficile.

LIMEUIL.

Qu'entends-je ! ſon refus devoit donc m'être utile !

Il lui baiſe la main.

Il me déſeſpéroit ; je dois m'en réjouir.
Sans lui de mon bonheur je n'aurois pu jouir.
Eſt-il vrai ? Cet eſpoir n'eſt pas imaginaire ?
Vous m'aimiez? Je n'ai pas le malheur de déplaire.

JULIE.

Vous !.. Ce pénible aveu doit-il ſe répéter ?

LIMEUIL.

Que je l'entende encor pour ne pas en douter.

JULIE.

Ciel, j'apperçois mon frere! A-t-il pu nous entendre?

LIMEUIL *troublé.*

Raſſurez-vous.

JULIE.

Peut-être il vient pour vous ſurprendre,
Exprès pour vous parler.

LIMEUIL.

Pour me parler !

JULIE.

J'ai ſu
Que ſeul avec mon oncle il s'eſt entretenu,
Et que ſouvent mon nom eſt ſorti de ſa bouche.
Il m'aime, & s'intéreſſe à tout ce qui me touche.
A notre inſçu peut-être il vouloit... *Elle n'oſe achever.*

LIMEUIL.

Nous unir ?
J'ai peine à le penſer.

JULIE.

Mais je le vois venir.

Elle s'en va.

LIMEUIL.

Je l'attends : vous ſaurez tout ce qu'il va me dire.

SCENE IV.

LIMEUIL, *& dans le fond du Théâtre* SOLIGNI.

SOLIGNI *à part, s'avançant.*

Enfin ma mere écrit comme je le deſire.
Le départ de Julie eſt à peu-près fixé,
De loin, pour ſon hymen on ſera moins preſſé.

LIMEUIL *à part.*

Pourrai-je réuſſir à ramener ma mere ?

SOLIGNI *à part.*

Le mien, il faut le rompre, & bientôt, & j'eſpere,
Sans bruſquer le cher oncle.

LIMEUIL *à part.*

Il ne m'apperçoit point.

SOLIGNI.

Cette maudite charge eſt bien un autre point.

Il apperçoit Limeuil, & tout-à-coup d'un air rêveur & gai.

Il faut que ce Limeuil me ſerve à quelque choſe...
En faire un Préſident? cela ſeroit bon. *haut.* J'oſe
Vous diſtraire, Monſieur. Je médite un projet
Très-important pour vous.

LIMEUIL.

Pour moi!

SOLIGNI.

J'ai pour objet
Votre bonheur. Cauſons.

LIMEUIL *étonné.*

Mon bonheur!

SOLIGNI.

Oui, le vôtre.
Je ne me pique pas de valoir mieux qu'un autre;
Mais d'une idée heureuſe il faut vous prévenir:
A mon oncle lui-même elle peut convenir.
Il a pour vous, Limeuil, une eſtime infinie,
Et de plus, ſa famille à la vôtre eſt unie.

LIMEUIL *avec tranſport.*

Je ſerois trop heureux de ſerrer ces liens.

SOLIGNI.

L'expreſſion me flatte, & vos vœux ſont les miens

LIMEUIL.

à part. *haut.*

Julie a deviné. Vous espérez ?..

SOLIGNI.

J'espere

Qu'on pourroit décider mon oncle à cette affaire,

Pour peu, bien entendu, qu'on eût soin d'appuyer.

LIMEUIL *à part.*

Ceci n'est point obscur ; il veut nous marier.

SOLIGNI.

Je vois pourtant...

LIMEUIL.

Quoi donc, que voyez-vous ?

SOLIGNI.

Peut-être

LIMEUIL.

Une difficulté ? Faites-la moi connoître.

SOLIGNI.

Mais un nouvel état... des devoirs sérieux...

LIMEUIL.

Ils me seroient sacrés.

SOLIGNI *à part.*

Il accepte.

LIMEUIL *à part, avec joie.*

Grands Dieux !

Portant la main sur le cœur de Soligni.

Ce cœur n'est pas connu. Je lui rendrai justice :

J'instruirai tout Paris d'un si rare service.

Vous faites mon bonheur.

SOLIGNI.

Vraiment !

LIMEUIL.

Vous m'enchantez...

Permettez, Soligni...

SOLIGNI.

Cher Limeuil, permettez !..

Ils se serrent dans les bras l'un de l'autre, & restent quelque tems muets d'attendrissement & de joie.

LIMEUIL *lui tendant la main.*

Je serai désormais votre ami le plus tendre.

SOLIGNI.

Oh çà, puisque si bien nous savons nous entendre,
Dès ce jour à mon oncle il faut vous adresser,
D'un cercle de parens l'investir, le presser.
Que disoient-ils donc tous de votre ardeur guerriere,
De ce noble engoûment pour l'état militaire ?
Ce que c'est que les bruits !

LIMEUIL.

On ne se trompe pas.

SOLIGNI.

On ne se trompe point !

LIMEUIL.

Quel obstacle, en ce cas,
Voyez-vous ?..

SOLIGNI *riant.*

Quel obstacle !

LIMEUIL.

Oui.

SOLIGNI.

La demande eſt bonne !
Vous ne voulez pas être, au moins je le ſoupçonne,
Colonel à la fois & Préſident ?

LIMEUIL *très-étonné.*

Qui, moi,
Préſident !

SOLIGNI.

Préſident, oui ſans doute.

LIMEUIL.

Ma foi,
Je ne vous entends plus.

SOLIGNI.

Comment, la choſe eſt claire;
La charge de mon oncle !

LIMEUIL.

Ha ! *à part.* l'offre eſt ſinguliere!

SOLIGNI.

Vous acceptez d'abord d'un air très-empreſſé,
Avec enthouſiaſme ; & vous voilà glacé !
Songez donc ; votre nom dans la Robe eſt illuſtre,
Et, créé dans la Robe, il lui doit tout ſon luſtre.
Pere, aïeul, biſaïeul, je ne vous l'apprends pas,
Tous les Limeuils, les bons, ont été Magiſtrats...

LIMEUIL *encore troublé.*

Vous ſavez mieux que moi ... ma généalogie.

SOLIGNI.

Vous avez des talens, des mœurs, de l'énergie,
Un goût pour le travail qu'on ſe plaît à citer:
Il le prend par la main.
Vous ſerez un grand Juge, à ne vous point flatter.
Ainſi que ſes dangers, la guerre a ſes intrigues.
Dans la Robe, on n'eſt point éclipſé par des brigues;
On ſert auſſi l'Etat; on voit très-volontiers,
On voit autour de ſoi vieillir ſes héritiers:
Et puis, entendez donc votre mere alarmée,
Oſant à peine ouvrir des lettres de l'armée,
Traînant des jours plaintifs au déſeſpoir livrés,
Faiſant chaque campagne encor que vous ſerez.
Ah cruel!

LIMEUIL *à part.*

O Julie!

SOLIGNI.

Une mere tremblante!

LIMEUIL *à part.*

Il me donne peut-être une idée excellente.

SOLIGNI.

Vous voilà décidé.

LIMEUIL *à part.*

Dieux, ſi par ce moyen
Je pouvois parvenir!..

SOLIGNI.

Que dites-vous donc?

LIMEUIL *hésitant.*

Rien.

Je dis que ce n'eſt point un ſervice ordinaire.

SOLIGNI.

Je le crois.

LIMEUIL.

Soligni, vous croyez que ma mere...

SOLIGNI.

En ſeroit tranſportée.

LIMEUIL.

Ah je m'en flatte auſſi.

Mais je crains que votre oncle...

SOLIGNI.

Il en ſeroit ravi.

LIMEUIL.

Ce ſeroit un moyen d'obtenir ... ſon eſtime?

SOLIGNI.

Il vous reſpecteroit.

LIMEUIL.

Cet eſpoir me ranime;

Et ce n'eſt point, Monſieur, m'obliger à demi.

à part. *haut.*

Je pourrois être un jour... ſon neveu, ſon ami?..

Allons, votre éloquence a ſur moi trop d'empire.

SOLIGNI.

Fort bien.



SCENE V.

SOLIGNI, LIMEUIL, DUPRÉ.

SOLIGNI.

Et Saint-Géran ?

DUPRÉ *essoufflé.*

A peine je respire.

SOLIGNI.

Parle & respire après.

DUPRÉ.

Il n'a point reparu.

SOLIGNI.

Retourne.

DUPRÉ.

J'ai, chez lui, cinq fois au moins couru.

SOLIGNI.

Paresseux. *à Limeuil.* Mais sur-tout du secret, du silence,

Ne me commettez pas.

LIMEUIL.

J'entends. J'ai l'espérance

D'être aidé de ma mere.

SOLIGNI.

Aidé très-puissamment ;

J'y compte. Mais adieu.

LIMEUIL *à part, en ſortant.*

Cet ami d'un moment
Me ſert plus qu'il ne veut, & plus que lui peut-être.

SOLIGNI *à part, le voyant ſortir.*

Je le tiens donc : & d'un.

DUPRÊ *appercevant de loin Saint-Géran.*

Vous l'allez voir paroître.

SOLIGNI.

Bon.

SCENE VI.

SOLIGNI *ſeul.*

Limeuil dit très-bien, ſa mere va l'aider ;
Mon oncle la ménage, & pourra lui céder ;
Je gagnerai du tems. Oui ; mais faut-il que j'aime !
Et ſuis-je juſques-là l'ennemi de moi-même ?..
Il faut ſavoir ſe vaincre, & maîtriſer ſon cœur.
C'eſt rompre mon hymen & celui de ma ſœur ;
Oh, ce double ſuccès me paroît impayable.

SCENE VII.

SOLIGNI, SAINT-GERAN.

SOLIGNI.

Mais, mon cher Saint-Géran, vous êtes introuvable :
Que devenez-vous donc ?

SAINT-GERAN.

Je ſuis à ce procès
Dont je verrai la fin, &, je crois, le ſuccès,
Qu'on juge au moment même. Abrege, je te prie,
Car je vais me ſauver.

SOLIGNI.

Non, car je te marie.

SAINT-GERAN.

Tu veux me marier !

SOLIGNI.

Tu t'occupes de moi ;
Il faut bien qu'à mon tour je m'occupe de toi.
Une beauté, piquante, &, quant au caractere,
L'eſprit & la fortune, objets à ne point taire...

SAINT-GERAN.

Fortune, eſprit, gaîté, raiſon, charmes, douceur ;
Elle a tout, tu le veux, je le crois : ſerviteur.

SOLIGNI *le retient.*

SAINT-GERAN.

Faut-il te l'avouer? Cette *beauté* peut-être
Compteroit ſur mon cœur; je n'en ſuis plus le maître.
Ne m'arrête donc plus; trève à de vains propos.

SOLIGNI.

Quoi, vous aimez ?

SAINT-GERAN.

Oui, j'aime.

SOLIGNI.

Ah, fort mal à propos !

à part.

Aimeroit-il ma ſœur ?

SAINT-GERAN.

Ceſſe, je te ſupplie...

SOLIGNI.

Ton amour, Saint-Geran, peut être une folie :
Le choix que fait un tiers eſt toujours plus ſenſé.
Parle-moi ſans détour : es-tu bien avancé ?

SAINT-GERAN *à part.*

Ceci devient cruel.

SOLIGNI *d'un air inquiet.*

Selon toute apparence,
Tu peux te croire aimé ?

SAINT-GERAN *très-ému.*

J'aime ſans eſpérance.

SOLIGNI.

Bon, tant mieux ! Or écoute : on peut très-bien guérir
D'un objet par un autre.

SAINT-GERAN.

Irai-je m'attendrir,
Epouſer par ton ordre ! Adieu. *Il s'en va.*

SOLIGNI.

Mais daigne apprendre...

SAINT-GERAN.

Rien.

SOLIGNI.

Son nom ſeulement.

SAINT-GÉRAN.

Je ne veux pas l'entendre.

SOLIGNI.

Parbleu, vous l'entendrez : mais où courez-vous donc?

SAINT-GERAN.

Servir, j'ai trop tardé, madame de Melſon.

il ſort.

SOLIGNI.

Cruel homme, c'eſt elle.

SAINT-GERAN *qui rentre.*

Eh quoi, c'eſt ?..

SOLIGNI.

Elle-même.

SAINT-GERAN *avec joie.*

Qu'il s'agit ?..

SOLIGNI.

D'épouſer.

SAINT-GERAN.

Ma ſurpriſe eſt extrême.

Vous ne l'épouſez pas ?

SOLIGNI.

J'ai bien réfléchi ; non.

SAINT-GERAN *avec tranſport.*

Quoi, je..! Mais que dira madame de Melſon ?
Au moment où pour vous demandée & promiſe...

SOLIGNI.

Elle ſera flatée encor plus que ſurpriſe.
Parle-lui, ſi tu veux, d'un amour très-diſcret,
D'un feu mal étouffé, depuis long-temps ſecret.

Jure

Jure que tu ne peux vaincre sa violence,
Et que, las en un mot de souffrir en silence,
L'impérieux amour dont tu subis la loi,
En triomphe, à ses pieds, t'amene malgré toi;
Un de ces vieux Romans faits à toutes les belles,
Et qui, comme l'on fait, sont toujours neufs pour elles.

SAINT-GERAN.

Ton ami passeroit pour un monstre à ses yeux.

SOLIGNI.

Jamais ces monstres-là ne furent odieux.

SAINT-GERAN.

Elle t'aime: comment croire que je lui plaise!

SOLIGNI.

Oh, là-dessus encor je vais te mettre à l'aise.
De ma façon d'aimer elle se plaint déjà;
Elle t'a pris pour juge: il faut partir de-là.
Dis-lui que, peu commode, exigeant par systême,
Je serois un époux... amoureux de lui-même;
Que tu vois à regret son bonheur compromis;
Que tu me fais par cœur comme on fait ses amis;
Que peut-être j'irois jusqu'à la tyrannie:
Je te permets, tu vois, même la calomnie.
Je t'en remercîrai.

SAINT-GERAN.

Mais toi-même tantôt...

SOLIGNI.

Mais tu ne vois donc pas que c'est ce qu'il te faut?

Laiſſe, mets de côté cet amour ridicule,
Ce feu triſte & ſecret qui te mine ou te brûle.

SAINT-GERAN.

Eh quoi, de tant d'attraits je vous ai cru charmé !

SOLIGNI.

Je ne me ſouviens pas d'avoir autant aimé ;
Mais tu ne nieras point qu'on peut s'aimer ſoi-même,
Et je dois redouter juſqu'à mon amour même ;
Cet amour l'aideroit à me tyranniſer.
Je me crois trop ſenſible enfin pour l'épouſer.

SAINT-GERAN *d'un air grave & ſenſible.*

Votre oncle, Soligni, tient à ce mariage.
Laſſé de vos refus, ſa fortune & ſon âge
Méritent des égards...

SOLIGNI.

Auſſi, ſans héſiter ;
A mon inſçu, mon cher, il faut me ſupplanter.
Héros de l'amitié, par égard pour vous-même,
Ou par pitié pour moi, dans mon péril extrême,
Eh, mariez-vous donc ; il le faut.

SAINT-GERAN.

Soligni !

SOLIGNI.

Saint-Géran ! A quoi donc, à quoi ſert un ami ?
Et tout le genre-humain devenu ſec & triſte,
Dans ce ſiecle de fer n'eſt-il plus qu'égoïſte ?

SAINT-GERAN.

Egoïſte !

SOLIGNI.

Sans doute, égoïſte. Ma foi,
Notre meilleur ami n'exiſte que pour ſoi.

SAINT-GERAN.

C'eſt votre intérêt ſeul qui me...

SOLIGNI.

Dites le vôtre ;
Et vous voulez en vain le colorer d'un autre.
à part.
Ces coups-là ſont pour moi ; c'eſt à périr d'ennui.
Il s'enflamme, au moment où j'ai beſoin de lui.
haut.
Enfin daigne accepter une femme charmante.

SAINT-GERAN.

Tu le veux ? j'y conſens.

SOLIGNI.

Le procédé m'enchante.

SAINT-GERAN.

D'un procédé pareil n'allez pas me louer.
Celle, celle que j'aime eſt, je dois l'avouer,
Madame de Melfon.

SOLIGNI.

Quoi !

SAINT-GERAN.

C'eſt elle, te dis-je.

SOLIGNI.

Madame de Melfon ! veillé-je ! quel prodige !

Et tu me conseillois de l'épouser ! Cela
Me confond. Un ami va-t-il donc jusques-là ?
Les vertus, les grands traits célébrés dans l'histoire ;
Les mœurs des tems passés, il faudroit donc les croire?

SCENE VIII.

GERCOUR, SOLIGNI, SAINT-GERAN.

GERCOUR *accourant avec joie.*

FÉLICITEZ-vous bien, & félicitez-moi.
O comme il m'a fallu parler, plaider pour toi!
C'étoit presqu'un orage excité par sa mere.
Elle avoit tout gâté ; mais j'ai su si bien faire
Que le cœur de sa fille est pour nous décidé.
J'eus ce talent jadis, oui, je persuadai ;
Je persuade encor. *bas, regardant Saint-Géran.*
Ne crois pas que j'oublie,
Lorsqu'il en sera tems, notre aimable Julie.
Mais, puisque pour ta mere il faut m'en séparer,
Que même son départ ne peut se différer,
N'augmente pas ma peine : un peu moins de franchise;
Pese tes mots ; sur toi ne donne plus de prise ;
Enfin, ne me va point rebrouiller tout cela,
Et gauchement encor manquer ce parti-là.
à Saint-Géran, d'un air de confidence.
Madame de Melson, je ne sais, m'intéresse,
Et j'en ferois plutôt ma femme que ma niece.

Ne vous alarmez pas ; je la lui cede. Adieu.
J'ai ſon conſentement. Mon ami, mon neveu,
Ce mariage eſt fait. Il faut que je te quitte,
à Saint-Géran.
Et pour ma charge encor. Mais je le félicite ;
Félicitez-le donc... un air ſerein, content.

Il joint & ſerre leurs mains. Soligni & Saint-Géran ſe regardent quelque tems, immobiles, en ſilence.

SCENE IX.

SOLIGNI, SAINT-GERAN.

SAINT-GERAN.

Eh bien?

SOLIGNI.

Nous n'avons pas à perdre un ſeul inſtant.

SAINT-GERAN.

Vous n'êtes pas ému !.. Votre oncle, qui vous aime,
S'étoit de votre ſort repoſé ſur moi-même ;
Et je m'unis à vous pour le déſeſpérer.
Je dois, je vais, avant que de me déclarer,
Lui découvrir du moins...

SOLIGNI.

Vous en êtes le maître ;
Mais, Monſieur, c'eſt me perdre.

SAINT-GERAN *après avoir héſité.*

Allons, je fais peut-être
Plus que je ne devrois.

SOLIGNI *vivement.*

Songe, songe à tenir
Ta promesse.

SAINT-GERAN.

Aide-moi. Je suis prêt à obtenir,
Tu sçais, un Régiment. Le succès est facile ;
Tres-connu de quelqu'un qui pourroit m'être utile,
Tu devois lui parler...

SOLIGNI.

Moi !

SAINT-GERAN.

Vous l'aviez promis.
Je crains d'être importun, même avec mes amis :
Voyez.

SOLIGNI *embarrassé.*

Je vais écrire.

SAINT-GERAN.

Et moi, je vais attendre.

SOLIGNI *se retournant vers le fond du Théâtre.*

De l'encre, du papier.

SAINT-GERAN *à part.*

Il a daigné m'entendre.

SCENE X.

Les mêmes, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Monsieur, je vous supplie, un mot aussi pour moi.

SCENE XI.

SOLIGNI *seul.*

Que d'exigeans mortels! le monde est plein, je croi,
De cœurs intéressés & tout remplis d'eux-même.
Quand je cede à cet homme une femme qu'il aime,
Ne faut-il pas encor solliciter pour lui ?
N'excédons pas les gens de l'intérêt d'autrui :
D'autres de leur crédit feront pour lui l'épreuve ;
Le mien sera plus neuf. Quant à l'aimable veuve...
il rêve un moment.

SCENE XII.

SOLIGNI, DUPRÉ.

DUPRÉ *portant une table & tout ce qu'il faut pour écrire.*

à part.
Il est bon une fois !

SOLIGNI *se croyant seul.*

Il en est estimé,
Et moi, sans m'éblouir, je puis me croire aimé...
en souriant.
Nous verrons. *Il sort sans appercevoir Dupré.*

SCENE XIII.

DUPRÉ *seul.*

Il verra ! Que le Ciel le confonde...
Mon insensible maître est pour lui seul au monde.
D'indignation, il jette la table, le papier l'encre, &c.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE LIMEUIL, GERCOUR, LIMEUIL.

GERCOUR *derrière le Théâtre.*

MADAME, à mon neveu cette charge est promise :
Une infidélité ne fut jamais permise.
Je lui tiendrai parole : il lui faut un état.

Mad. DE LIMEUIL.

Mais ne vous flattez point d'en faire un Magistrat;
Et daignez à mon fils accorder sa demande.

LIMEUIL.

Oui, Monsieur.

GERCOUR.

Jeune encor, que votre fils attende.

Mad. DE LIMEUIL.

Cette charge feroit son bonheur & le mien.

LIMEUIL.

Et peut m'unir à vous par un plus doux lien :
Elle me donneroit peut-être l'espérance,
Et le droit... Trop long-tems j'ai gardé le silence;
Il faut le rompre enfin, je tombe à vos genoux.

GERCOUR.

Qu'eſt-ce donc que ceci ?

Mad. DE LIMEUIL.

Mais, mon fils, oſez-vous
Sans mon conſentement ?..

LIMEUIL.

Ma mere, on me l'enleve.

GERCOUR.

Qui ? Quoi ?

Mad. DE LIMEUIL.

Traitons la charge.

LIMEUIL *à ſa mere.*

à Gercour. Ah, ſouffrez que j'acheve !
Mon cœur depuis ſix mois a nourri cet amour,
Et pendant ſon abſence & depuis ſon retour,
Je ne puis reſpirer ni vivre que par elle.

GERCOUR.

Par ma niece, j'entends.

Mad. DE LIMEUIL.

Cette audace eſt nouvelle.

LIMEUIL *à ſa mere.*

Ici même, à l'inſtant, daignez me propoſer.
Julie à mon bonheur peut ne pas s'oppoſer.
Joignez-vous donc à moi ; que Monſieur vous entende
Le ſupplier. Monſieur, ma mere la demande.

Mad. DE LIMEUIL.

Je crois que mes enfans perdent l'eſprit tous deux.

GERCOUR.

Pour ma niece en ſecret je ſonge à d'autres nœuds.
Pardon ; mon choix eſt fait, ſa main preſque donnée,
bas à l'oreille de Madame de Limeuil.
Et c'eſt à Saint-Géran que je l'ai deſtinée.

Mad. DE LIMEUIL *étonnée.*

Quoi donc !

LIMEUIL *avec joie.*

A Saint-Géran !

GERCOUR.

Vous m'avez entendu ;
Je ne m'en dédis pas.

LIMEUIL.

Mon eſpoir m'eſt rendu ;
Il aime ailleurs.

GERCOUR.

Comment !

Mad. DE LIMEUIL.

C'eſt ma fille qu'il aime.

GERCOUR.

Lui !

LIMEUIL.

Ma ſœur.

GERCOUR.

Se peut-il ?

Mad. DE LIMEUIL.

Je le ſais de lui-même.

GERCOUR.

Saint-Géran ! A ce point peut-on être offenſé !

Mad. DE LIMEUIL.

Il eſt venu vers moi, timide, embarraſſé,
M'a dit en bégayant quelques mots ſur ma fille,
M'a parlé du bonheur d'entrer dans ma famille,
Si ce choix ne devoit honorer ſon ami.
Moi, vous me connoiſſez, je l'ai vîte affermi,
L'ai pris, mené chez elle. Il jure qu'il l'adore,
Et le jure à ſes pieds, où je le crois encore.

GERCOUR.

Qu'entends-je? ô les amis! Quel bruſque changement!
Que dira mon neveu? Mais quoi, dans le moment,
A l'heure où ce procès eſt, graces à ſon zele,
Plaidé, jugé, gagné, devez-vous, pourroit-elle
Lui préférer... & qui!

Mad DE LIMEUIL.

Soyons reconnoiſſans;
Toutefois, s'il ſe peut, ne perdons pas le ſens.
Sur votre charge au moins nous pourrons nous entendre.

LIMEUIL.

Serez-vous ſans pitié pour l'amour le plus tendre?

GERCOUR.

C'eſt une ligue! Il eſt entouré d'ennemis,
Et le pauvre garçon les prend pour ſes amis.
On en veut à ſa charge; on enleve ſa femme;
Et ce double complot a l'appui de Madame.
Il faut qu'il ſache tout. Je dois lui dénoncer
Vous, ſon perfide ami... Mais par où commencer?

Il ſort la tête troublée.

Mad. DE LIMEUIL.

J'appuîrai Saint-Géran de toute ma famille...
Je vous aimerois mieux, vous, Monſieur, pour ma fille.

LIMEUIL.

Je le ſuis, permettez.

Mad. DE LIMEUIL.

Non... inutiles ſoins.
Je te défends d'aimer, ou d'épouſer du moins.
Tel-beau-frere, croi-moi...

LIMEUIL *eſt ſorti.*

SCENE II.

Mad. DE LIMEUIL *ſeule.*

C'EST une choſe affreuſe :
Je n'ai que deux enfans, (qui m'ont vu malheureuſe;)
Mon malheur n'y peut rien ; il eſt perdu pour eux,
Et le démon d'hymen les poſſede tous deux.
Maintenant voici l'autre.

SCENE III.

Mad. DE MELFON, Mad. DE LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL *l'obſervant de loin.*

A quoi ſe réſout-elle ?
Dieux, que je dois gémir de la voir auſſi belle !
à ſa fille.
Monſieur de Saint-Géran te donne un air rêveur !

Mad. DE MELFON.

Vous allez, je le vois, parler en ſa faveur.
Convenez cependant qu'il n'eſt guere excuſable;
Et qu'un amant ſi tendre eſt un ami coupable.

Mad. DE LIMEUIL.

Il t'aime dès long-tems; il cede à ton pouvoir.
C'eſt moi qui l'encourage & lui permet l'eſpoir.

Mad. DE MELFON.

J'ai mandé Soligni.

Mad. DE LIMEUIL.

Fort bien; pour l'éconduire?

Mad. DE MELFON.

Mais de ce qui ſe paſſe au moins dois-je l'inſtruire.

Mad. DE LIMEUIL.

Vas-tu m'en délivrer?

Mad. DE MELFON.

Hélas, je crains que non.

Mad. DE LIMEUIL.

Hélas, ne pourrois-tu te rendre à la raiſon?



SCENE IV.

Mad. DE LIMEUIL, Mad. DE MELFON, SOLIGNI *dans le fond du Théâtre.*

SOLIGNI *à part.*

C'EST pour m'entretenir de mon rival, je pense

Mad. DE LIMEUIL.

Entre de tels amis, folle ! ton cœur balance ;
Et je te prêche en vain contre les Solignis.

Mad. DE MELFON *à sa mere.*

Il vous entend.

Mad. DE LIMEUIL.

Monsieur, un moment, je finis.
S'il faut pour ton malheur que tu me contraries ;
S'il est écrit au ciel que tu te remaries,
Je te le dis encor, choisis-nous Saint-Géran.
Presque de ton aveu, l'autre seroit tyran.

SOLIGNI *à part.*

Mon affaire va bien.

Mad. DE MELFON.

Mais, ma mere !..

Mad. DE LIMEUIL.

Prends garde :
Je m'y connois ; c'est nous que le péril regarde.

Mad. DE MELFON.

Le péril ! Dois-je donc partager cet effroi ?

Mad. DE LIMEUIL.

Ne pourrai-je du moins être heureuſe dans toi!
Eh que ce ſoit bientôt une affaire concluë :
Donne-lui ſon congé... Monſieur, je vous ſalue.

Elle ſort.

SCENE V.

Mad. DE MELFON, SOLIGNI.

SOLIGNI *à part.*

Il faut la ſeconder.

Mad. DE MELFON.

Eh bien, vous entendez,
C'eſt le plus inoui de tous les procédés.
A mon cœur, à ma main...

SOLIGNI.

Un autre oſe prétendre?

Mad. DE MELFON.

Saint-Géran! La démarche a lieu de vous ſurprendre.

SOLIGNI.

De ſon indifférence, ah je ſerois ſurpris.
Du bonheur de vous plaire il a connu le prix.
Il vous voit, vous entend; moi-même, ſans alarmes,
J'oſai l'entretenir du pouvoir de vos charmes.
Si je puis m'étonner, c'eſt, à parler ſans fard,
Qu'épris depuis long-temps il s'explique ſi tard.

Mad. DE MELFON.

La réponſe eſt flateuſe on ne peut davantage.
Mais il n'ignore point qu'une promeſſe engage.
Il ſait nos ſentimens; on le croit votre ami.

SOLIGNI.

Pour vouloir ſon bonheur, eſt-il mon ennemi?
Je ne ſuis pas le ſeul à qui vous devez plaire :
Où l'amour a parlé, l'amitié peut ſe taire.

Mad. DE MELFON.

N'allez-vous pas bientôt, Monſieur, me propoſer
De chérir ce rival, même de l'épouſer?

SOLIGNI.

Je ſuis moins généreux de moitié.

Mad. DE MELFON.

Qu'eſt-ce à dire?
Je ſaiſis mal ces mots qu'avec un fin ſourire
Vous prononcez à peine.

SOLIGNI.

Il brûle d'être à vous;
Du ſort que j'eſpérois il doit être jaloux :
Et, s'il ne s'agiſſoit ici que de moi-même...
Mais je dois craindre encor pour vous, pour ce que j'aime.
Ce ſeul nom de mari gâte celui d'amant.
De plus, j'ai des défauts; & malheureuſement
Je n'ai point à vos yeux eu l'art de les ſouſtraire,
Quoique très animé du deſir de vous plaire.
Je vois qu'ils ont frappé madame de Limeuil :
Juſte ou non, ſa cenſure afflige mon orgueil.
Saint-Géran a ſes vœux : eh bien, il les mérite;
Fortune, état, bonté, tout pour lui ſollicite.
L'hommage d'un rival ne fut jamais ſuſpect;
Et j'ai pour Saint-Géran je ne ſais quel reſpect;

Je

Je le crois né mari. Je me rendrai juſtice,
Madame : on ne peut faire un plus grand ſacrifice,
Je vous aime à jamais ; & ce cœur déſolé
Par vos ſentimens ſeuls peut être conſolé.

Mad. DE MELFON *d'un ton très ironique.*

Une amitié pareille eſt ſans doute ſublime ;
Le trait eſt d'un cœur noble & vraiment magnanime.
Rival ſans jalouſie, excuſer Saint-Géran,
Et lui ſacrifier... C'eſt-là preſque un roman.
Il faut qu'on vous admire & qu'on vous félicite ;
Au rang des vrais amis il faut que l'on vous cite,
Monſieur.

SOLIGNI.

Je n'ai l'honneur d'être *ſublime* en rien :
Votre bonheur m'eſt cher, & (pardonnez) le mien ;
Je les défends tous deux. Voyez nos mœurs, l'uſage ;
Souvent un nœud ſi doux n'eſt qu'un triſte eſclavage,
C'eſt l'oubli de l'hymen qui rend l'hymen heureux :
Et n'être plus aimé de vous...

Mad. DE MELFON.

Seroit affreux.
Mais quoi, l'amour s'éteint dès qu'il eſt légitime !
Il auroit des plaiſirs, ſans celui de l'eſtime !
Notre ſexe, Monſieur, eſt donc bien mal jugé.
A nos yeux la vertu n'eſt pas un préjugé.
Je veux que mon époux à ſa femme appartienne,
Que ſes goûts ſoient les miens, & ma maiſon, la ſienne.

Je ſaurois avec lui vivre en ſociété ;
Les devoirs me ſont chers. C'eſt un plan arrêté,
C'eſt celui du bonheur.

SOLIGNI.

N'eſt-ce point trop prétendre?
Moi. , je.. vous ai voué l'amitié la plus tendre.
L'amitié ne connoît ni contrat, ni ſermens :
Le monde à l'amitié permet bien des momens,
Les ſoins, les doux propos, un ton que l'on envie,
Et cette liberté, le charme de la vie...
L'hymen a des langueurs, & de ſi froids deſirs !
L'amitié... conſolante a d'éternels plaiſirs.

Mad. DE MELFON *à part.*
Que dit-il ? Qu'entend-il ? J'aurois pu me méprendre.

SOLIGNI.

Je n'oſe m'expliquer.

Mad. DE MELFON *indignée.*
Je n'oſe vous comprendre.
Elle ſort.

SOLIGNI *ſeul.*
Je ſuis par trois raiſon ; quel dépit ! Mais, le gout...

SCENE VII.

GERCOUR, SOLIGNI.

GERCOUR.

AH ! je te trouve enfin, je t'ai cherché partout.
Quelle affreuſe nouvelle il faut que je t'apporte !
J'en ſuis tout hors de moi... te ſens-tu l'ame forte?
Je m'en vais t'effrayer.

SOLIGNI.

D'où n'aît votre fouci ?

GERCOUR.

Tu ne foupçonnes point ce qui fe trame ici :
Pour de moindres fujets quelquefois on s'égorge ;
J'ai vû qu'en cas pareil on fe coupoit la gorge.
Monfieur, je vous défends une fotte valeur,
Et n'allons pas au crime ajoûter le malheur.

SOLIGNI.

Quel crime ? quel malheur ?

GERCOUR.

Puifqu'il faut t'en inftruire ;
Le voici. Sur Limeuil je n'ai rien à te dire ;
Limeuil ne te doit rien au moins : mais Saint-Géran,
Ce fage, ce héros, ce cœur fublime & grand..!
Ton généreux ami fait une chofe infâme ;
Il ne fonge à rien moins qu'à t'enlever ta femme.

SOLIGNI.

En êtes-vous bien fûr ?

GERCOUR.

Ne vas pas t'emporter,
Oui. La mere eft pour lui, tu ne peux en douter.

SOLIGNI.

Comment de fes foupirs a-t-on reçu l'hommage ?

GERCOUR.

Mais je ne te vois point dans un accès de rage !
Eh que te faut-il donc pour te mettre en fureur ?
Ce crime d'un ami ne te fait pas horreur ?

Hélas, je t'avois mis presque sous sa tutele.
Aussi, pour cet hymen quand j'implorois son zele,
Mon philosophe étoit sourdement agité ;
Et son trouble perçoit sous un calme affecté.
à Soligni.
C'est qu'il couvoit dès-lors son projet détestable :
On n'a pas l'air serein avec un cœur coupable.

SOLIGNI.

Mon cher oncle, on n'a plus que ces sortes d'amis.

GERCOUR.

Eh quoi ! même à ton gré tout sera donc permis ?
Ce flegme !

SOLIGNI.

Vous m'avez défendu la colere.

GERCOUR.

Mais, bourreau, c'est donner dans un excès contraire,
Et tu m'obéis trop. Pour qui me parles-tu ?

SOLIGNI.

Pour un ami.

GERCOUR.

Paré d'une fausse vertu,
Qui feint de te chérir, & te trahit toi-même ;
L'appeller ton ami !

SOLIGNI.

C'est un homme qui s'aime ;
Il fait ce qu'ils font tous ; & peut-être aujourd'hui...

GERCOUR.

Ce qu'ils font tous, dis-tu ! des méchans comme lui.

A d'auſſi ſots propos faut-il que je réponde !
Qu'imagines-tu donc de plus coupable au monde,
Que ces gens, que ce monſtre autrefois peu connu,
Dont la vie eſt peut-être un forfait continu,
Qu'un être perſonnel?.. Tu ſouffres de m'entendre,
Tu ne ſais ce que c'eſt : je m'en vais te l'apprendre.
L'amitié, l'amitié n'eſt pour eux qu'un trafic ;
Je les ai vus ſourire au mot de *bien public* ;
Je les ai vus s'armer d'une lâche induſtrie
Pour perdre le grand-homme utile à leur patrie.
D'ailleurs, pour s'enrichir, prêts à tout dévorer,
Pour s'illuſtrer eux-même, à tout déshonorer.
De dignités, de biens leur eſpérance avide
Fait des jours paternels un calcul homicide.
Point de loi, que la loi qui peut les protéger ;
Point de devoirs que ceux qu'ils ont droit d'exiger :
Et ne crois pas qu'ici mon humeur exagere.
Qu'on païe exactement leur rente (viagere),
Que les Acteurs, le ſoir, ſoient toujours les meilleurs,
Que le ſouper ſoit gai : qu'importe ſi d'ailleurs
On meurt de faim près d'eux, ſi l'on trouble la terre,
Si tel Roi veut la paix, tel Miniſtre la guerre ?
Ils diroient, à l'aſpect d'une calamité :
Périſſez, j'y conſens ; je ſuis en ſûreté.

SOLIGNI.

Mon oncle, vous outrez.

GERCOUR.

Mon neveu, non.

SOLIGNI.

C'eſt être
Un juge bien ſévere ; & mon ami peut-être...

GERCOUR.

Encore !

SOLIGNI.

Mon rival, ſi vous voulez.

GERCOUR.

Eh bien ?

SOLIGNI.

Croyez-vous qu'il n'eût rien à vous repliquer ?

GERCOUR.

Rien
Qui ne pût encor mieux ſervir à le confondre,
Et d'un monſtre...

SOLIGNI.

Monſieur, pourroit-il vous répondre,
Je ne ſuis point un monſtre. Un monſtre, dites-vous!
Apprenez que je ſuis ce que vous êtes tous.
Vous voulez être heureux : n'ai-je pas droit de l'être ?
Chacun, chacun ici brûle pour ſon bien-être,
Et le fonde ſouvent ſur le malheur d'autrui.

GERCOUR.

Miſérable, oſes-tu..!

SOLIGNI.

Mais, mon oncle, c'eſt lui,
Ce n'eſt pas moi qui parle : écoutons ſa défenſe.

GERCOUR.

Tu veux !..

SOLIGNI.

Pour s'aſſurer cette heureuſe exiſtence,
Ce bonheur excluſif, l'un fait ſe prévaloir
D'une liſte d'aïeux, l'autre de ſon pouvoir ;
L'autre met à profit & ſon or & ſes vices.
Combien du ſceau des loix couvrent leurs injuſtices !
Les devoirs, les vertus perdent juſqu'à leur nom,
Devenus, grace aux mœurs, des mots de mauvais ton.
Sans vous déshonorer, vous perdez l'honneur même :
C'eſt, c'eſt le vice heureux qu'on envie & qu'on aime.
Le foible qui gémit eſt un être ignoré ;
Le coupable en crédit ſe voit preſque adoré.
Comme vous diſpenſez le blâme & la louange !
Tout, juſques aux bienfaits, n'eſt jamais qu'un échange.
Et dans un tel chaos j'irois m'oublier, moi !
Je vivrois pour autrui, quand chacun vit pour ſoi !

GERCOUR.

Et moi, je vous réponds, malheureux égoïſte,
il regarde le fond du Théâtre.
Monſieur de Saint-Géran, vous êtes un ſophiſte.
Que chacun ſe conduiſe & penſe comme vous,
De la ſociété les liens ſont diſſous ;
Plus d'amis, de parens, de fils, de peres même.
(Laiſſe-moi l'écraſer) : votre abſurde ſyſtême
A tout détruit. Ces nœuds formés par nos beſoins
Sont un mêlange heureux de bienfaits & de ſoins.
Le fils rend à ſon pere, infirme & ſans défenſe,
Les ſecours que de lui reçut ſa foible enfance.

Le plus indépendant a besoin d'un appui.
Pour mieux s'aimer soi-même on doit aimer autrui ;
Et n'allez pas me croire un pédagogue austere,
Il ne sera jamais de bonheur solitaire.
Des succès de l'ami, l'ami sait être heureux :
Oui, le plaisir de l'un est celui de tous deux.
Sans de tristes calculs on veut servir & plaire :
en mettant la main sur son cœur.
C'est-là que d'un bienfait est le plus doux salaire.
Le riche qui tarit les pleurs de l'indigent,
Au plus haut intérêt a placé son argent.
Croyez que l'on jouit des sacrifices même :
On sait vivre, exister, sentir dans ce qu'on aime.
un silence.
Il ne répondra point.

SOLIGNI.

Rien de plus beau ; d'accord ;
Fantôme éblouissant que je respecte fort.
Mais ces noms, ces liens, ces chaînes que l'on vante,
Habitude, intérêt.

GERCOUR.

Ton ami m'épouvante.

SOLIGNI.

Pour se lier, Monsieur, a-t-on besoin d'aimer ?

GERCOUR.

Je l'ai cru soixante ans.

SOLIGNI.

Pas même d'estimer ;

» Et parmi tant d'oisifs que chaque jour rassemble,
» On vient ou s'amuser ou s'ennuyer ensemble.

GERCOUR.

» Bourreau !

SOLIGNI.

» Vous connoissez Orphise & Sélicour,
» Que le plaisir de nuire a, bien plus que l'amour,
» Unis depuis un siecle; Orphise, peu cruelle,
» Par ses regrets du moins au vice encor fidelle;
» Sélicour, qui veut être & se croit persiffleur,
» Qui rit du coin de l'œil au récit d'un malheur.
» Là du dénigrement habite la manie ;
» Toujours la médisance y devient calomnie;
» Un talent, un succès n'y peut être annoncé,
» Et l'éloge jamais n'y fut même pensé :
» A peine pour les morts pardonnent-ils l'estime.
» C'est qu'il leur faut par heure au moins une victime,
» Qu'ils vivent pour blâmer, pour aiguiser un mot,
» Qu'ils fètent un méchant pour mieux jouir d'un sot.
» Vous croiriez qu'on les hait ou bien qu'on les méprise;

GERCOUR.

» Il en est quelque chose.

SOLIGNI.

» Et cependant, Orphise
» Voit Sélicour content, le voit presque applaudi;
» On est de leurs soupers ; ils ont un Mercredi.

GERCOUR.

» Et tu prétends?..

SOLIGNI.

Le monde eſt une arene immenſe;
Une lutte finit, une autre recommence.
Sous des dehors polis les hommes acharnés
L'un de l'autre partout ſemblent ennemis-nés.
O combien j'ai d'amis très-diſpoſés ſans ceſſe
A ſuborner ma femme & même ma maîtreſſe!
Et j'aurois la bonté de reſpecter la leur!
Il faut être opprimé, ſi l'on n'eſt oppreſſeur.
C'eſt à titre de ſot que j'aurois votre eſtime:
Meſſieurs, je vous reſſemble, & voilà tout mon crime.

GERCOUR *le ſaiſiſſant avec colere à la gorge.*

Monſieur de Saint-Géran, votre ſeul intérêt...

SOLIGNI.

Mon oncle, doucement, doucement s'il vous plaît:
Je crois que m'étouffer ce n'eſt pas lui répondre.

GERCOUR.

Je le hais, je le hais, & je veux le confondre.
Oſer calomnier le genre humain chez moi!
Je te réponds...

SOLIGNI.

A lui.

GERCOUR.

Je lui réponds, à toi,
Que même dans Paris, même au ſiecle où nous ſommes,
Cet odieux portrait n'eſt pas celui des hommes.
C'eſt celui d'un troupeau de vices infecté,
Par ſes complices même en ſecret déteſté,

Erigeant, pour ne pas se mépriser eux-même,
Quelques abus en regle, & le vice en systême;
Croyant que les succès dispensent de l'honneur,
Et non moins qu'aux vertus étrangers au bonheur.
Nos principes, Messieurs, sont différens des vôtres:
Toujours notre intérêt tient à celui des autres.
Trop souvent, je le sais, nos droits sont combattus;
Mais ce choc est utile; il en naît des vertus.
Et si d'une injustice on me rend la victime,
Je n'ai point & la honte & le remords du crime:
Je rentre dans mon cœur, & je suis consolé.

SOLIGNI.

Ne pourroit-on vous dire?..

GERCOUR.

Il n'a que trop parlé;

Il se laisse tomber dans un fauteuil.

Qu'il se taise. Tu fais le rival magnanime;
Tu veux être admiré. Le zele qui t'anime
Ne me plaît nullement, & n'est pas naturel;
J'aime qu'on soit blessé d'un procédé cruel.
Concluons. Il nous faut, sans tarder davantage,
Assurer ton état, ton sort, ton mariage,
Rompre tous ces complots: tu le peux; je le doi.
Et ma charge d'abord ne dépend que de moi.
Mon enfant, vingt Limeuils, aidés d'autant de meres,
Emploîroient vainement les larmes, les prieres,
Pour te l'ôter; ainsi sois calme là-dessus. *Il se leve.*
Madame de Melson, qui t'intéresse plus...

Vole à ſes pieds. Je ſens que je ſuis hors d'haleine....

il retombe.

Il ne me faudroit pas encor pareille ſcene.
Appelle-moi Dupré. Ce Saint-Géran !

S O L I G N I.

Dupré ?

S C E N E V I I I.

GERCOUR, SOLIGNI, DUPRÉ.

G E R C O U R *continuant d'un air accablé.*

A propos, j'oubliois... j'ai l'eſprit égaré...
Notre jeune Limeuil ne veut-il pas encore
Et ma charge & ta ſœur !

S O L I G N I.

Ma ſœur !

G E R C O U R.

Oui, qu'il adore.

S O L I G N I *très-étonné.*

Sans doute il ne ſait pas qu'elle eſt prête à partir ?

G E R C O U R *ſe levant.*

A ce départ fâcheux, tu m'as fait conſentir :
Ce départ, ce rival, & cet affreux ſyſtême
M'ont ſi fort excédé... ma foibleſſe eſt extrême.
Soutiens-moi,

Il ſort appuyé ſur Dupré.

S O L I G N I *l'accompagne.*

SCENE IX.

SOLIGNI *ſeul.*

Quoi, Limeuil !.. je n'ai rien ſoupçonné,
Rien vu ; mais dans quel piége, ô Ciel, ai-je donné !
J'ai ſervi ſon amour !.. Ce départ néceſſaire
Eſt arrêté du moins ; la lettre de ma mere
Le décide, & bientôt...

SCENE X.

JULIE, SOLIGNI.

JULIE *effrayée.*

Que s'eſt-il donc paſſé ?
Mon oncle... à ſon aſpect tout mon ſang s'eſt glacé.
Je viens de le revoir chancelant, hors d'haleine,
Et ſon œil égaré me reconnoît à peine.

SCENE XI.

JULIE, SOLIGNI, DUPRÉ.

DUPRÉ *accourant.*

Monſieur, votre oncle eſt mal, très-mal.

JULIE *criant.*

Un Médecin.

Elle ſort.

SOLIGNI, *d'un ton bas & ferme.*

Un Notaire. *Il ſort.*

DUPRÉ *ſeul.*

Cet homme a-t-il un cœur d'airain ?

Fin du quatrieme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE LIMEUIL, Mad. DE MELFON, LIMEUIL.

LIMEUIL.

Ah, près de lui, ma mere, il falloit voir ſa niece !
Vous auriez admiré l'excès de ſa tendreſſe,
Celui de ſa douleur, ſa pâleur, ſon regard ;
Comme elle s'empreſſoit près de ce bon vieillard,
Tremblante, & quelquefois de frayeur immobile !

Mad. DE LIMEUIL.

Le Soligni, je gage, étoit, lui, fort tranquille ?

LIMEUIL.

J'ai vu couler des pleurs de ſes yeux attendris.

Mad. DE MELFON.

Il pleuroit ?

LIMEUIL.

C'étoit elle. On entendoit ſes cris ;
La tête enfin perdue, & reſpirant à peine...

Mad. DE LIMEUIL.

Soligni sûrement avoit toute la ſienne ?

LIMEUIL.

Elle tenoit ſon oncle embraſſé, lui parloit,
D'une voix déchirante autour d'elle appeloit.

Mad. DE LIMEUIL.

Lui ?..

LIMEUIL.

Se peut-il encor que ma mere balance !..

Mad. DE LIMEUIL.

Il rêvoit, l'œil baiſſé, dans un morne ſilence.

LIMEUIL.

Ma mere, il eſt trop vrai. Mais vous étiez donc-là ;
Je ne vous ai pas vue.

Mad. DE LIMEUIL.

Oh ! je ſçais ces gens-là.
Leur langue, ſi long-tems me fut ſi familiere.
Je pourrois, au beſoin, conter leur vie entiere.
Enfin, ſon oncle eſt mieux ?

Mad. DE MELFON.

Beaucoup mieux ?

LIMEUIL.

On le dit

Mad. DE LIMEUIL.

Et je puis donc te faire à mon tour un récit,
à ſa fille.
Pour te payer du tien. Vous permettez ſans doute ?
à ſon fils.
En voici le pendant un peu moins triſte : écoute.
Pour le gain d'un procès on va remercier ;
C'eſt l'uſage, il le faut, uſage ſingulier,

Qu'on feroit auſſi bien de ſupprimer : n'importe ;
Il eſt tel. Nous voilà courant de porte en porte,
Viſitant Conſeillers, Préſidens, Rapporteur,
Et leur parlant à tous du cher ſollicireur.
» *Monſieur de Soligni, Monſieur, à notre affaire*
» *S'eſt fort intéreſſé? — Je ne le connois guere ;*
» *Avec lui ſeulement j'ai ſoupé quelquefois.* —
» *Vous ne l'avez pas vu? — Depuis plus de ſix mois,*
» *Et pas même ſon nom : Madame s'eſt mépriſe* ».
Et j'étois d'une joie, elle d'une ſurpriſe !..
Ailleurs: « *Comment, Monſieur, il ne s'eſt point mêlé!..*
» *Perſonne en ma faveur ne vous a donc parlé ?* —
» *Pardonnez-moi, Madame ; un homme inſupportable,*
» *Pour ne pas vous mentir ; à mon lever, à table,*
» *En ſortant, en rentrant, je ne voyois que lui :*
» *Et ſi la bonne cauſe avoit beſoin d'appui,*
» *Monſieur de Saint-Géran en vaudroit bien un autre.*
» *Avec de telles gens quel métier que le nôtre !*
» *J'ai vu depuis trente ans bien des Solliciteurs,*
» *Mais jamais un pareil : homme ſenſé d'ailleurs* ».

Elle regarde ſa fille & rit.

Mad. DE MELFON.

Comme vous jouiſſez de tout votre avantage !

Mad. DE LIMEUIL *à ſon fils.*

Par-tout la même ſcene & le même langage.

Mad. DE MELFON *à elle-même.*

Saint-Géran a ſouffert qu'un rival ſatisfait
Eût à ſes yeux l'honneur, le prix de ſon bienfait,

Quelle

Quelle prévention eſt quelquefois la nôtre,
Et que de tels amis différent l'un de l'autre !

Mad. DE LIMEUIL.

Un peu ; mais, ſelon moi, ce couple eſt bien uni ;
Et c'eſt un Saint-Géran que cherche un Soligni.

Mad. DE MELFON.

Et ſi vous ſçaviez tout !

Mad. DE LIMEUIL.

Te voilà détrompée.

à ſon fils.

De ce contraſte même elle paroît frappée.

à ſa fille.

Veux-tu me rendre heureuſe ? épouſe Saint-Géran :
C'eſt être un peu moins folle.

Mad. DE MELFON.

Hélas !

Mad. DE LIMEUIL.

J'ai ſur ce plan,
A ſon inſçu, pour lui ſollicité moi-même ;

à ſon fils.

On l'eſtime à la Cour, & dans le monde on l'aime.
N'eſt-il venu perſonne ?

Un laquais arrive & lui remet un papier.

Ah, voilà juſtement
Ce que je demandois !

Elle lui rend le papier, & lui parle à l'oreille.

Ne perds pas un moment.

Le laquais ſort.

Mad. DE MELFON.

Se peut-il qu'en effet tant de gaîté, de graces
Ne ſoient dans Soligni que de vaines ſurfaces !
Il vient.

Mad. DE LIMEUIL.

De ſon aſpect mes yeux ſont trop bleſſés.
Elle ſort.

LIMEUIL *la ſuivant.*

Dans quelle incertitude, ô Ciel, vous me laiſſez !

Mad. DE MELFON *fait une révérence froide à Soligni, & ſort.*

SOLIGNI *tient par la main le Médecin de ſon oncle, & s'étonne un moment de tous ces départs bruſques.*

SCENE II.

SOLIGNI, *un* MÉDECIN.

LE MÉDECIN.

Eh bien?

SOLIGNI.

Nous ſommes ſeuls : éclairciſſez-moi vîte,
Docteur. Cet accident..?

LE MÉDECIN.

Ne peut avoir de ſuite.

SOLIGNI.

Ne me flattez-vous pas ?

LE MÉDECIN.

Eh non! Rassurez-vous.
Quatre gouttes d'éther.

SOLIGNI.

Je lui trouve, entre nous,
Le teint plombé, l'œil terne: expliquons-nous ensemble,
Et, ne vous trompez pas; il est mal, ce me semble.

LE MEDECIN.

Il est bien.

SOLIGNI.

Vous craignez d'être désespérans;
Vous autres Médecins; vous flattez les parens.
Soyez dur, s'il le faut.

LE MÉDECIN.

Votre oncle, je parie,
Vous rapporte des eaux cinq, dix, quinze ans de vie;
Je ne sais pas combien. C'est un homme de feu:
Qu'on ne l'irrite pas, & j'en réponds. Adieu.

SOLIGNI.

Vous voulez rassurer ma tendresse inquiette.
Son asthme...

LE MÉDECIN.

Il tousse peu.

SOLIGNI.

Sa voix...

LE MÉDECIN.

Beaucoup plus nette.

SOLIGNI.

Mais de sa sciatique il est fort tourmenté.

LE MEDECIN.

Avec la ſciatique on vit l'éternité.
Il a bon teint, bon œil, bon ſens, bonne mémoire:
Je ne vous flatte point, & vous pouvez me croire.
Que diable, voulez-vous me faire dire enfin
Que votre oncle mourra dans deux jours ou demain?
Il ſort.

SCENE III.

SOLIGNI *ſeul.*

Il rêve & ſe promene.

CET homme a le ton bruſque. Un teſtament à faire...

SCENE IV.

SOLIGNI, SAINT-GERAN.

SAINT-GERAN *avec tranſport, un papier à la main.*

HEUREUX qui t'intéreſſe au ſuccès d'une affaire!

SOLIGNI.

Qu'eſt-ce donc?

SAINT-GERAN.

Mon brevet; & je dois m'excuſer:
J'ai cru que mon ami vouloit me refuſer,
Ou mollement agir, me faire encore attendre;
Et ton cœur généreux cherchoit à me ſurprendre.

SOLIGNI.

Ma foi, je n'ai rien fait. Laiſſons cela.

SAINT-GERAN.

Pardon :

Qui n'auroit, à ma place, eu le même ſoupçon !
Si tu viens de parler ou d'écrire de même
Pour ce pauvre Dupré, qui ſe plaint, mais qui t'aime,
Comme il te bénira !

SOLIGNI.

Point du tout.

SAINT-GERAN.

Tu comprends.

Qu'il doit pleurer de joie auprès de ſes enfans.

Soligni montre de l'impatience.

SAINT-GERAN.

A mes remercimens eh pourquoi te ſouſtraire
Entre nous, tu parois d'un froid qui déſeſpere...

SCENE V.

Mad. DE LIMEUIL, SOLIGNI, SAINT-GERAN.

Mad. DE LIMEUIL.

Je vous cherche, Monſieur, pour vous féliciter :
Vous pouvez donc enfin ne plus ſolliciter.

SAINT-GERAN *à Mad. de Limeuil.*

On n'agit point, Madame, avec plus de nobleſſe.

Mad. DE LIMEUIL.

Ah, vous exagerez ! votre délicateſſe
Met trop de prix...

SAINT-GERAN.

Mais non; daignez en convenir.
Quoi, preſqu'à mon inſu me le faire obtenir,
L'avoir ſollicité ſans étaler ſon zele,
Traiter un tel objet comme une bagatelle,
Le procédé, Madame, eſt rare; & je le ſens.

Mad. DE LIMEUIL.

Vous avez le défaut des cœurs-reconnoiſſans.

SAINT-GERAN.

Peu de gens ſavent l'art de rendre un bon office.
Annoncer, quelquefois c'eſt gâter un ſervice:
Celui qui peut ſurprendre eſt toujours plus flateur.

SOLIGNI *à part.*

Il me feroit haïr la bonté de ſon cœur.

Mad. DE LIMEUIL.

Mais vous embelliſſez ce qui ne ſauroit l'être.

SOLIGNI *bas.*

Laiſſons cela, te dis-je.

Mad. DE LIMEUIL.

Ayant à reconnoître
Vos ſoins pour ce procès, (plus de déguiſement;)
J'ai dû de mon côté pour votre Régiment
Parler à mes amis : j'aime que l'on s'acquitte;
Et ma fille avec vous n'eſt pas tout-à-fait quitte.

SAINT-GERAN *très-étonné à Soligni.*

Ce n'eſt donc pas à vous que je devois..?

SOLIGNI.

Plus bas.

Je me tue à le dire, & tu ne m'entends pas.

SAINT-GERAN.

Madame, c'eſt à vous..?

SCENE VI.

Les mêmes, Mad. DE MELFON, GERCOUR *appuyé ſur* JULIE *& ſur* LIMEUIL.

GERCOUR *à ſa niece.*

Que ton cœur ſe raſſure;

Je ſuis mieux, beaucoup mieux.

à Soligni qu'il apperçoit.

Pour toi, je t'en conjure,

Contre le ſens commun ne va plus diſſerter :

Tes faux raiſonnemens ont failli me coûter...

appercevant Saint-Geran.

Ou les vôtres, Monſieur.

SAINT-GERAN.

Les miens! Daignez m'apprendr

GERCOUR.

A vous revoir ici je n'ai pas dû m'attendre.

SOLIGNI *à part.*

Autre incident fâcheux!

SAINT-GERAN.

J'ai cru pouvoir agir
Comme j'ai fait, Monſieur, & n'ai point à rougir.

GERCOUR.

Mais, par réflexion, je le crois : cela même
Quadre le mieux du monde avec ce beau ſyſtême
Que très-éloquemment on m'a développé.
C'eſt de ſoi, de ſoi ſeul qu'il faut être occupé.
Oui, la ſociété n'eſt qu'une arène immenſe...

à Soligni, qui le ſupplie par ſignes de ne point éclater.

Il vous ſied, mon neveu, d'avoir de l'indulgence ;
Vous êtes l'offenſé.

SAINT-GERAN.

Mais, Monſieur...

GERCOUR.

Aujourd'hui
On fonde ſon bonheur ſur le malheur d'autrui.
Au reſte, c'eſt parler, c'eſt agir à merveille ;
Vous êtes conſéquent.

SAINT-GERAN.

D'une énigme pareille
Oſerois-je, Meſſieurs, vous demander le mot ?

GERCOUR.

A l'inſu d'un ami, tramer un noir complot,
Du plus ſenſible coup vouloir percer ſon ame,
Lui ravir, ſi l'on peut, ſa maîtreſſe & ſa femme...

SAINT-GERAN.

Monſieur de Soligni, parlez préſentement.

SOLIGNI.

Mais, mon oncle, en effet, cet éclairciſſement
Eſt pénible pour vous, pour lui, pour moi peut-être...

Mad. DE LIMEUIL.

Oui, vous avez raiſon; je penſe qu'il doit l'être.

SOLIGNI.

Vous traitez mon rival avec trop de rigueur,
Et, je le connois mieux, je réponds de ſon cœur.

SAINT-GERAN.

Eſt-ce donc-là, Monſieur, ce que j'ai droit d'attendre?
Je n'aurois pas voulu contre vous me défendre;
Vous m'y forcez.

Mad. DE MELFON.

Comment!

GERCOUR.

Quoi!

JULIE.

Je tremble.

Mad. DE LIMEUIL.

Ecoutons.

SAINT-GERAN.

J'aime, j'aime, il eſt vrai, Madame de Melfon;
Oui; mais un tel aveu n'a rien dont je rougiſſe.
Longtemps je m'impoſai le plus grand ſacrifice,
Celui de mon amour: ne pouvant l'étouffer,
Peut-être ai-je fait plus, j'en ai ſu triompher.
De tout ce que je dis ma parole eſt le gage:
montrant Limeuil.
Monſieur peut cependant me rendre témoignage;

Je révele un ſecret qui lui fut confié ;
Il ſait que j'immolois l'amour à l'amitié.
à Gercour.
Honoré malgré moi de votre confiance ;
Croyez que je n'ai point trahi votre eſpérance.
Quant à ce beau ſyſtême & ces raiſonnemens,
Ils ne s'accordent guere avec mes ſentimens.
Autant que l'amour même enfin l'honneur m'anime ;
Et je puis réclamer mes droits à votre eſtime.

GERCOUR *ſaiſi d'étonnement.*

Quel ſoupçon ! A ce point j'aurois pu m'abuſer ?

Mad. DE MELFON.

Qu'entends-je !

Mad. LIMEUIL.

A cet hymen oſant ſe refuſer...
Eût-il encor voulu... rompre ſon mariage?
à part. *à ſa fille.*
Le trait ſeroit plaiſant ! Tu changes de viſage !
à Saint-Géran.
Vous auroit-il permis ou prié, comme ami,
De demander Madame, & d'épouſer... pour lui?..
Ils ſe taiſent tous deux.

Mad. DE MELFON.

Ciel !

GERCOUR.

Quel coup de lumiere !

Mad. DE LIMEUIL *à demi-voix.*

Je n'ai rien de pareil à citer ſur leur pere.

Mad. DE MELFON

Présente sa main à Saint-Géran qui l'accepte.

Mad. DE LIMEUIL.

Le dépit à la fin lui rend le sens commun.

GERCOUR *désolé.*

Près d'elle, près de vous j'osois être importun...

à Soligni, avec un cri de douleur.

Tu ne peux rien aimer! Et moi même...

JULIE.

Ah, mon frere

S'intéresse à vos jours autant qu'à ceux d'un pere.

GERCOUR.

J'en doute.

JULIE.

Avec un mot vous serez détrompé.

GERCOUR *de la main lui impose silence.*

JULIE.

D'une charge pénible il vous voit occupé.

GERCOUR *très-attentif.*

Eh bien?

JULIE.

Eh bien, son cœur, sa tendre inquiétude

Pour vous d'un long travail redoutoit l'habitude...

SOLIGNI *à part, effrayé.*

Avec son innocence elle va m'égorger.

GERCOUR *vivement à Julie.*

Il a de ce fardeau voulu me soulager?

JULIE.

à Limeuil qui lui fait ſigne de ne rien dire.

Point de ſignes, Monſieur, non, non, plus de myſtere :
Ce n'eſt pas vous trahir que d'excuſer mon frere.
à ſon oncle.
Sa tendreſſe pour vous vient de perſuader,
De réſoudre, Monſieur...
Elle héſite, voyant que Limeuil continue.

GERCOUR.

A me la demander?

SAINT-GERAN *à part.*

Dieux !

JULIE *à part.*

Je n'oſe achever ; j'en ai trop dit peut-être.

Mad. DE MELFON *à part.*

Et tout ſe réunit pour le perdre.

GERCOUR.

Le traître !
Je vois de ſes projets la ſombre profondeur.
Ce grand empreſſement d'éloigner vôtre ſœur,
Ce départ ſi ſubit, jugé ſi néceſſaire,
La lettre, (Que ſait-on !) le ſtyle de ſa mere...

SOLIGNI.

Que me reprochez-vous, & pourquoi me noircir !
C'eſt à vous rendre heureux que j'ai ſu réuſſir ;
Le bonheur de chacun eſt ici mon ouvrage.
Vous, Madame, Limeuil, Saint-Géran...

GERCOUR.

Etalage

Qui ne me ſéduit point.

SOLIGNI.

Mais daignez voir...

GERCOUR.

Je voi

Qu'en tout ceci, pervers, tu n'as penſé qu'à toi.

SCENE VII.

Les mêmes, DUPRÉ, *un* NOTAIRE.

Dupré accourant, montre à Soligni le Notaire.

SOLIGNI *effrayé.*

PARTEZ, dérobez-vous.

GERCOUR.

J'apperçois mon Notaire.

LE NOTAIRE *à Soligni.*

Mais en effet ici je ne vois rien à faire.

GERCOUR.

Eh, qui vous a mandé?

Mad. DE LIMEUIL *bas à ſa fille.*

Je devine aiſément.

LE NOTAIRE.

regardant Gercour, à Soligni.

Mais, avant de ſortir, je vous fais compliment :
Le feu de la ſanté l'anime & le colore.

GERCOUR.

C'eſt donc un teſtament qu'il te falloit encore ?
Tu ſeras ſatisfait, & je vais le dicter.

Gercour préſente au Notaire étonné une table & du papier.

JULIE.

Qu'eſt-ce donc?

SAINT-GERAN *alarmé.*

Quoi, Monſieur.

Mad. DE MELFON.

Qu'oſez-vous projeter?

GERCOUR.

Ha, c'eſt donc *lui qui parle & lui qui continue ?*

SOLIGNI.

Que va-t-il faire ?

GERCOUR.

Allons; je nomme,

LE NOTAIRE.

J'inſtitue,

GERCOUR.

Je fais ma légataire; oui, Monſieur, écrivez,
Ma niece, mon enfant; ſes noms, vous les ſavez.
Cet Hôtel, à ma niece.

JULIE.

Eh mon oncle, de grace...

SOLIGNI.

J'excuſois un ami :

GERCOUR.

Ma charge t'embarrasse...
Tu veux n'être que toi ! cette charge est ta dot,
Je la donne à Limeuil.

JULIE.

Pouvez-vous...

GERCOUR.

Ne dis mot.
Je suis sur cet hymen très-loin de te contraindre :
Mais je sais qu'il t'adore, & tu n'es point à plaindre.

SOLIGNI.

Daignez m'entendre au moins.

SAINT-GERAN.

Quel excès de rigueur !

LE NOTAIRE.

Chaque faute du frere est un legs pour la sœur.

JULIE.

Je ne puis accepter vos dons.

Mad. DE LIMEUIL *à son fils.*

Elle m'enchante.

GERCOUR.

Je voulois te donner une femme charmante,
Et tu vas t'intriguer, pour jouer à la fois
Une mere, sa fille, un ami, ta sœur, moi.
Ecrivez, écrivez.

LE NOTAIRE.

Mais Monſieur, la colere...

JULIE *ſe jettant aux pieds de Gercour.*

Vous rend, j'oſe le dire, injuſte pour mon frere.

GERCOUR.

Tu m'obſtines. Vaiſſelle, argent comptant, papier,
Livres, bronzes, tableaux, tout mon mobilier;
Tout, tout, tout à ma niece. Et leve toi; ta mere
Peut venir à Paris, tu ne pars plus.

JULIE.

Mon frere.

LIMEUIL.

Un neveu.

SAINT-GERAN.

Mon ami.

LE NOTAIRE.

Le Public.

GERCOUR.

Vains diſcours.
Deux mille écus de rente au fléau de mes jours.
Ah! je ſigne en pleurant: cet ingrat le mérite,
Et c'eſt lui, malgré moi, lui qui ſe déshérite.
Viens, ma niece. Limeuil, vous m'avez entendu,
Et je perds un neveu... qui me ſera rendu.
à demi-voix.
Je la déciderai; comptez ſur ma promeſſe.

Tous s'en vont, excepté Soligni qui reſte ſeul.



SCENE

SCENE VIII.

SOLIGNI *sur le devant du Théâtre*, JULIE, SAINT-GERAN.

SOLIGNI *à lui-même.*

PERDRE tout en un jour, fortune, ami, maîtresse,
Oncle, sœur & valet ! Suis-je assez malheureux ?

JULIE *quittant la main de Limeuil, & revenant vers son frere.*

Mon frere.

SAINT-GERAN *quittant la main de Mad. de Melson, & revenant vers Soligni.*

Soligni.

JULIE.

Nous vous restons tous deux.

SAINT-GERAN.

Oui.

JULIE.

N'appréhendez pas que je vous abandonne.

SOLIGNI *après un silence.*

A celui qui n'a rien, il ne reste personne.

Il s'en va. Julie & Saint-Géran se regardent d'un air triste.

Fin du dernier acte.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Lieutenant-Général de Police, *l'Homme perſonnel*, *Comédie en cinq actes*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation ni l'impreſſion. A Paris, le 25 Novembre 1777. SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer & repréſenter. A Paris, ce 17 Février 1778. LENOIR.

BINDING SECT. OCT 7 - 1968

PQ 1955 B66H6
Barthe, Nicolas Thomas
L'homme personnel

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY